DICTIONNAIRE SUBJECTIF DU TRAVAIL

Tome I

Cet ouvrage est alimenté par les rencontres «Dis-moi ce que tu fais…» qui ont lieu à La Fonderie chaque premier lundi soir du mois. Le principe du projet est d'amener à se rencontrer des gens qui ne se connaissent pas et qui vont dialoguer à propos de leur travail. Celui-ci peut être salarié ou pas; domestique, de bureau, d'atelier ou d'usine; rare ou très répandu; ancien ou très récent…

Pour chaque travail, vous trouverez le nom de celui ou celle qui est venu-e en parler ainsi que la date de la rencontre.

LA FONDERIE – 2019

SOMMAIRE

Artiste (gravure et autres disciplines) 3

Conseillère en coupe et couture 6

Conservateur de musée 8

Coordinateur en alphabétisation 11

Employée à l'Institut Fédéral pour le Développement durable 13

Formatrice et accompagnatrice de primo-arrivants 15

Formatrice et animatrice de collectifs d'écrits 18

Interprète de conférence 21

Juriste dans l'administration fédérale 24

Militante 27

Network engineering & operations manager dans les télécommunications 30

Ouvrière en colifichets 33

Pianiste accompagnateur de films muets 36

Technicien pour une télévision à péage 40

ARTISTE (GRAVURE)

Catherine Le Goff

6 mai 2019

L'art est important, certes. Mais en tant qu'artiste, on ne le perçoit pas toujours. Parfois, on peut se décourager. Même si on fait des expos, on peut se demander ce qu'on fabrique. Douter, et tout remettre en question.

Mon travail : la gravure sur bois

Je pense que je manque d'assurance dans mon trait dessiné. Pourtant, j'ai fait des cours de modèles vivants et des choses comme ça. La gravure rajoute une étape mais paradoxalement, pour moi ça rajoute plusieurs aléas : l'apparition de l'image, des accidents dans le bois. Ces aléas vont moins me confronter à mon trait direct. L'image ne m'appartient plus. Une fois qu'on est passé à l'estampage, à l'impression, c'est une naissance. Il y a un côté aléatoire, une surprise.Il y a des choses non maîtrisées que je décide de garder ou pas. Je peux regraver ma matrice pour les enlever. Mais parfois, ça vient, et ça parle dans l'image. Alors je les laisse. Parfois, c'est trop et je les enlève. Je les enlève d'un estampage à l'autre.

Si on doit travailler à partir du réel, on doit inverser dès le départ. On a intérêt à faire un croquis, l'inverser en le décalquant par exemple, et le graver à partir de l'image inversée. Il y a des gens qui travaillent beaucoup à partir de photos, d'images digitalisées. Ils ont leur téléphone avec eux, ils font des paysages d'après photo… Mais moi, je travaille uniquement d'imagination. C'est comme un défi envers moi-même. Je ne sais pas pourquoi mais c'est comme si je trichais si j'allais chercher des images du réel.L'art, un métier ?

Non parce que je n'en vis pas. Mais c'est mon travail par contre. Pour des raisons de santé, je n'exerce pas un métier à plein temps. Je n'en ai pas la force et donc je ne gagne pas ma vie… Dans la mesure où je ne gagne pas ma vie avec ça, ce n'est pas vraiment mon métier. Mais c'est quand même un métier dans le sens où je suis un peu experte. Avec mes années de pratique, puis aussi parce que je fréquente une académie très spécialisée dans le domaine, la Rhok académie à Bruxelles, l'académie néerlandophone d'Etterbeek, qui est une ancienne imprimerie recyclée en école. Je deviens un peu experte donc, dans ce sens-là, c'est mon métier. Je connais un peu les facettes de la typographie. De la gravure sur métal. De la gravure sur bois. De la gravure avec un report. Donc pas mal de facettes et je pense que c'est un peu la définition d'un métier non ?

Dans mon atelier de gravure, ce qui me porte à me mettre au travail, ça va être moins l'image ou la projection de l'image que j'ai dans ma tête que la vision de mon geste de graveuse. C'est un plaisir de graver le bois, de l'entailler. Ça fait partie du moteur. Mais je ne suis pas une extra-terrestre, on est plusieurs à revenir vers les travaux manuels. La gravure participe à une reviviscence du travail manuel, à une renaissance. On retourne vers ces métiers-là.

J'ai plusieurs compétences, j'ai notamment appris des langues. Mais c'est quoi le vrai travail finalement ? Est-ce celui qui est lucratif ? Celui qui ne l'est pas ? Celui qui nous emporte, qui nous passionne ? Qui est plus de l'ordre du hobby ?

Il y a quelques temps, j'ai pensé faire un documentaire sur le travail. Ce qui m'intéressait, c'était de savoir quels sont tous ces gestes qui représentent un travail mais qui ne sont pas reconnus ou valorisés, qui ne sont pas payés. Et à l'inverse, quels sont tous ces gestes qu'on fait, qui sont payés mais qui n'ont pas forcément de valeur à nos yeux.

Parfois, je me demande comment faire pour que mon travail devienne pertinent dans un système et pour que j'aie l'impression d'être utile ? Comment faire pour ne pas travailler toute seule et amener des thèmes dans la gravure ? Mais j'ai un style de gravure assez poétique, avec des sujets qui me viennent de manière spontanée. C'est l'aspect poétique qui est mis en avant. Donc je perds une peu de vue ce côté plus engagé. Ça me manque.

Quand je donne des ateliers, où j'ai le rôle du professeur, je me sens utile, je transmets quelque chose. À mon sens, c'est un autre travail que je fais à ce moment-là.

Quand tu es artisan, peut-être que tu as une forme d'échange avec le client, le demandeur, qui va être plus constante, plus permanente, alors que quand tu es artiste, tu fais une expo alors tout à coup, les projecteurs sont sur toi… et tu ne sais pas toujours pourquoi… et puis la page se ferme, et tu retournes à ton atelier et à une certaine forme de solitude.

Un modèle ?

Un graveur qui me fascine, c'est Masereel, en Belgique. C'est un immense graveur sur bois, du 20e siècle, qui a beaucoup dépeint les guerres, l'amour… des thèmes très simples mais de manière visuelle très marquante.

Sources d'inspiration

C'est plutôt par thèmes. Là, j'ai fait une série sur les monstres. Ils sont très gentils mes monstres. J'ai plutôt tendance à faire des images douces. J'ai du mal à voir des expressions un peu menaçantes. Oui, c'est plutôt par thèmes, ou l'envie de représenter quelque chose. Je représente beaucoup de femmes, des «petites madames» comme je dis. Une fois que je suis partie sur un thème, je vais faire une série. Là, je dois faire une série de gravures pour un réalisateur belge qui m'avait demandé une capsule animée pour mettre dans un de ses films. Finalement, c'est beaucoup de travail, donc j'ai réussi à le convaincre de mettre des images fixes dont il fera peut-être animer certaines parties. En fait, l'idée, c'est d'illustrer un conte. Donc ça fait vivre les gravures d'une autre manière parce que ça les met au service d'un récit.

L'objet

Matrices en bois et positif imprimé

Un truc que tu peux voir sur les matrices, c'est que quand on travaille sur le bois, on travaille beaucoup en synthèse, on travaille beaucoup les blancs, les noirs… ce sont des dessins assez synthétiques. Alors qu'une gravure sur métal va être plus analytique, plus dans le détail, plus dans le trait. Avec le bois, on est plus dans les à plat.

Le bois étant épais, on va en enlever des grosses parties. On peut obtenir des traits assez fins, comme dans les estampes japonaises mais quand même… Moi, j'aime avoir un dessin un peu synthétique. J'enlève des blancs. Là où on enlève le bois, ça va être blanc. C'est une image inversée.

On peut imprimer le résultat plusieurs fois et varier les couleurs. Là, j'ai deux matrices pour une seule gravure. J'ai donc deux couleurs et je peux faire des combinaisons différentes. Tout ça, c'est un jeu qui se passe à l'impression. Je maîtrise toutes les étapes : je fais la gravure et mes impressions moi-même. J'ai une presse de gravure à la maison.

CONSEILLÈRE EN COUPE ET COUTURE

Marie de Keyzer
7 octobre 2019

Je suis mère de famille de 4 enfants et suis restée à la maison pour m'en occuper quand ils étaient petits. J'ai une formation de régente technique en coupe et couture. J'ai voulu remettre le pied à l'étrier quand mes enfants ont grandi.

Je me suis formée alors à la méthode de coupe «Line Jaque» qui m'a été proposée fortuitement et que j'ai trouvée fort intéressante. J'ai suivi cette formation dans une école bruxelloise. Des événements au sein de cet établissement n'ont pas été heureux pour l'école mais l'ont été pour moi parce que, après ma formation, j'ai repris et enseigné cette méthode chez moi.

Line Jaque, auteure de la méthode, a très bien synthétisé la coupe à plat. C'est une méthode technique et mathématique. On y avance toujours en connaissance de cause. On part d'un dessin qui représente la surface minimum du corps à habiller puis on transforme cette surface de différentes manières pour obtenir le patron d'un modèle fantaisie parfaitement adapté à la silhouette de la personne. J'ai enseigné cette méthode durant 15 ans à des femmes adultes. Elles venaient suivre les cours une matinée par semaine et ce pendant 3 ans. J'ai pu ainsi transmettre cette belle façon de faire de la coupe et la couture à un public choisi et motivé ! Actuellement, j'ai arrêté l'activité, tout en restant tournée vers la couture. Je réalise encore des vêtements pour moi-même et pour mes enfants.

Ce que j'aime... ou pas

J'ai aimé enseigner une matière que j'appréciais beaucoup. Le développement des patrons et la réalisation en couture. Faire un vêtement au départ d'un morceau de tissu, c'est génial. Mais j'avais besoin de mettre toute ma patience au service de la pédagogie. Au début de ma carrière, j'avais 43 ans, je pense que j'étais douée pour transmettre un savoir-faire. Mais j'ai arrêté d'enseigner parce que je n'avais plus la patience requise pour faire passer cette matière avec plaisir et sans énervement.

Les compétences nécessaires

Il faut des connaissances précises qui peuvent se transmettre clairement et de la pédagogie pour s'adapter au degré de compréhension de chaque élève. Je donnais cours à des petits groupes de 4 personnes. Cela ressemble à un cours particulier mais il y en a qui comprennent plus vite que d'autres. Je devais arriver à leur transmettre des connaissances et à leur faire comprendre l'exercice avec des mots différents selon les personnalités. C'était très intéressant et enrichissant. J'étais très contente de voir qu'elles avaient compris ce que je voulais leur transmettre.

Souvenirs, souvenirs…

J'organisais un défilé à la fin de chaque année. Sur les quinze années de cours, j'en ai organisé une dizaine. Ils se déroulaient soit dans une petite salle louée à cet effet soit dans des magasins dont l'infrastructure le permettait. Une centaine de personnes venaient admirer le travail de mes élèves. C'était une très belle publicité pour mon activité ! Les bons souvenirs ? Ce sont ces fins d'année qui se terminent sous pression puisque toutes les élèves doivent absolument achever les vêtements élaborés durant l'année écoulée mais aussi le stress de certaines de devoir passer sur le podium. J'ai eu des élèves qui étaient tétanisées de devoir marcher devant une assemblée. Elles se maquillaient, se coiffaient et se mettaient en frais pour passer devant un public. Certaines étaient vraiment – et je ne l'ai pas toujours compris – malades de trouille au moment où elles devaient faire leur petit tour. Mais tout cela nous a permis de vivre des situations incroyablement mémorables et de créer à la fin de chaque année un événement marquant dont le souvenir est collecté dans de magnifiques albums photos !

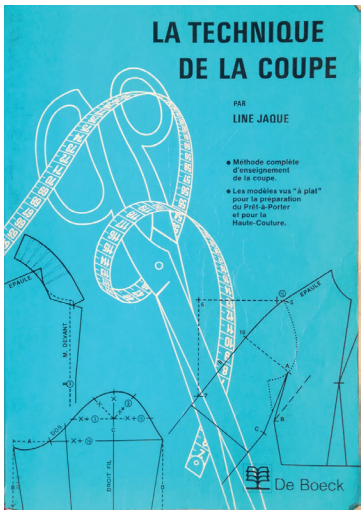
Et demain ?

Tant qu'il y aura des femmes, il y aura de la couture. Dans nos gênes, il y a cet instinct de création et de fabrication qui surgit comme la lave d'un volcan.

Mais si je suis pessimiste, c'est au niveau du passage des connaissances de la coupe. Cette branche change d'orientation. Peu de gens travaillent encore avec un crayon, une latte et du papier de coupe. On passe par l'informatique. Tout ça va très vite et est réservé aux industries, aux grosses maisons qui ont un flot de travail important. En région bruxelloise et en Wallonie, combien d'écoles ont fermé leur section «habillement» b ? Je sens que quelque chose ne va pas… Dans les grandes écoles comme La Cambre, St-Luc ou Francisco Ferrer, à Anvers ou à Bruxelles, on forme des étudiants créateurs mais ils sont incapables de réaliser les vêtements par eux-mêmes. Depuis que je suis sortie de l'école, j'ai constaté que toutes les sections coupe et couture ont fermé petit à petit. Les marchands de tissus ferment leurs portes à Bruxelles et en province. Il y a donc pénurie de matière première et d'accessoires et on ne donne plus de formations sérieuses. Tous nos vêtements se fabriquent à l'étranger, là où la main d'œuvre est meilleur marché. On perd son âme en ayant distribué toutes ces tâches à l'extérieur du pays, en les délocalisant. Autour de moi, il y en a peu qui peuvent encore partir d'un morceau de tissu pour réaliser un vêtement. Je trouve ça très dommage.

Restons optimistes cependant, dans le cadre actuel et dans l'optique de la protection de la planète, une jeunesse volontaire reprendra le flambeau pour repartir à la conquête du «fait maison» !

L'objet



Couverture du livre de Line Jaque

CONSERVATEUR DE MUSÉE

Sven Steffens
4 mars 2019

Mon travail

Conservateur du Musée communal de Molenbeek (mais également archiviste de la Commune)

Dans quelle structure

Un micro-équipe de 3,2 équivalents temps plein.

D'un point de vue hiérarchique, je suis près de la base plutôt que près du sommet de l'administration communale, et pour ma part, ce qui contribue beaucoup à mon épanouissement, c'est le fait d'être près de la base, des choses qui se font par les employés et les fonctionnaires avec lesquels je suis amené à collaborer. Moi, j'ai l'occasion de voir au jour le jour ce que font les uns et les autres et de pouvoir intervenir sur les résultats du travail alors que – en tous cas c'est ma vision des hauts-fonctionnaires – on est à une certaine altitude où j'imagine qu'on ne voit pas au même degré ce que font les uns et les autres et on ne peut pas intervenir au même degré.

Ce que j'aime... ou pas

La notion de service me plaît beaucoup, service à rendre à des utilisateurs en l'occurrence, que ce soit du côté des archives ou du côté du musée. Il y a des individus ou des groupes qui sont à la recherche d'informations, de connaissances diverses et le fait de pouvoir fournir les choses souhaitées par les personnes via les archives ou le musée est pour moi une des sources principales de satisfaction. Nous avons tous les jours des demandes internes et externes pour les archives et tous les jours, ou quasiment, pendant les jours d'ouverture du musée, des visiteurs qui viennent individuellement ou en groupe. Il y a là un va et vient et des rencontres changeant de jour en jour et de semaine en semaine, des personnes qui trouvent chez nous, dans ces deux services, des choses souhaitées, espérées, parfois inespérées parce que quand on vient au musée, on ne sait pas toujours très bien ce qui attend le visiteur. C'est vraiment fantastique de voir fort souvent des personnes qui sont satisfaites par ce que ce type de service public peut rendre comme services.

Les compétences nécessaires

Mes études d'historien ont contribué à ce que j'ai l'esprit analytique. C'est un premier élément indispensable. Une capacité d'analyse, de réflexion, et d'échafauder des argumentations pour construire un projet ou un exposé historique. Et puis, un autre élément, c'est de savoir partager, communiquer. Et de le faire de façon adaptée aux récepteurs, aux destinataires. On ne peut pas communiquer sur un mode unique avec tout le monde. Et sur ce plan-là, je dois dire que le monde muséal est un espace tout à fait exceptionnel où il y a moyen de rencontrer – je fais beaucoup de visites guidées – des enfants, des adolescents, des adultes, des personnes en alphabétisation, des gens de Molenbeek et de l'extérieur, des personnes de tous les âges… Je pense qu'une recette d'un musée qui finit par séduire son public et répondre aux attentes, c'est un musée qui est capable de produire des discours qui sont le mieux possible calibrés, adaptés à ces différents publics.

Ce que je fais qui ne fait pas partie de mon profil de fonction

Pour donner des exemples concrets, il y a beaucoup de logistique de base. Ça peut être l'allumage et l'extinction de l'éclairage et des audiovisuels dans l'espace du musée, ou ça peut être la vérification de l'état des humidificateurs ou déshumidificateurs dans la réserve, donc des choses qui seraient peut-être réalisées, dans une maison plus grande où l'on est plus nombreux, par des personnes plus spécialisées dans telle ou telle tâche logistique.

Et demain

J'ai d'abord l'espoir que le métier, tel que je l'exerce aujourd'hui, ne changera pas fondamentalement. Donc qu'on continue à gérer les archives papiers puis, bien entendu, numériques. Des supports variés d'informations… la mémoire administrative de toute la commune en l'occurrence… et que l'on continue à pouvoir partager dans la limite de la législation les informations nécessaires au bon fonctionnement de la société. Et pour le musée, j'espère aussi fondamentalement que les choses ne vont pas pouvoir beaucoup changer. Si ce n'est que j'aimerais bien que les musées deviennent encore un peu plus interactifs, pas dans le sens d'augmenter le nombre de bornes interactives – chose que je qualifie plutôt de gadgets – ce qui est peut-être un réflexe de ma génération… Moi, j'espère vraiment qu'on puisse maintenir un ancrage dans un réel matériel et concret. C'est un peu nébuleux de le dire comme ça mais j'aime beaucoup qu'on puisse rencontrer des traces matérielles du passé dans le musée et que ce ne soit pas une approche virtuelle d'abord. Que ça reste avant tout quelque chose de concret, de palpable. Même si on dit qu'on ne peut pas toucher. Il y a cette rencontre-là et dans un déséquilibre que je perçois entre accès virtuel et accès par des rencontres réelles entre personnes ou entre des personnes et des objets du réel. Je trouve que le musée doit être un lieu qui défend ces traces matérielles qu'elles soient du passé ou de l'actualité artistique, peu importe… mais du réel, du concret, du matériel. Ça m'importe beaucoup et pour ma part, je peux facilement faire du lien avec un développement durable…

L'objet

Mètre-ruban

Le mètre-ruban me ramène à ceci : le métier que j'exerce, avec ces deux faces, archives et musée, m'amène à être tous les jours en contact avec les traces matérielles du passé, que ce soit des écrits, des images, des documents ou des objets. Et je fais ce qu'on aime faire depuis la Renaissance italienne à savoir prendre un peu la mesure des choses, découvrir des choses, saisir le réel d'abord d'une façon rationnelle – et le mètre est le symbole d'une approche plutôt rationnelle et quantifiable – mais au-delà, c'est aussi pour moi un symbole de mesure de l'humain qui intervient, donc ce n'est pas uniquement la quantification des choses et une approche purement rationnelle. Je suis particulièrement heureux d'être fréquemment en contact avec ces traces matérielles du passé et d'avoir en plus la possibilité de rencontrer des personnes qui sont directement concernées par ces traces. Ce peut être un donateur qui approche le musée et qui vient avec une boîte à chaussures remplie de correspondance ou de photos de famille – des choses très simples – et qui se met à raconter tout ce qu'il a comme souvenirs attachés à ces traces du passé. Saisir matériellement et immatériellement ces réalités du passé plus proche ou plus lointain, c'est quelque chose qui me fait particulièrement plaisir et me ramène tous les jours à ma formation de base d'historien. On est vraiment tous les jours face aux sources qui nous sont si chères et sont tellement importantes, et au centre de notre formation. Ce contact avec le réel et avec les gens qui sont producteurs de ces traces du réel m'apporte quelque chose de fondamental.

COORDINATEUR EN ALPHABÉTISATION

Olivier Balzat
2 septembre 2019

Mon travail

Je suis coordinateur d'une asbl qui s'appelle le Collectif Alpha, qui fait de l'alphabétisation, qui est résolument ancrée dans une démarche d'éducation populaire dans le travail avec les apprenants bien sûr, mais aussi avec les travailleurs. Mon bureau se situe à Saint-Gilles mais on travaille aussi sur Molenbeek et sur Forest. J'y travaille depuis une petite dizaine d'années maintenant. Et avant ça, j'étais déjà coordinateur d'un projet de sensibilisation aux relations nord-sud, on travaillait avec les enseignants. Mon métier, en soi, c'est coordinateur d'équipes, si je peux dire ça comme ça.

Ma formation

Ma formation, c'est anthropologue. Alors à la sortie de ces études-là, tu n'as pas vraiment d'étiquette… Donc quand tu fais ce genre d'études, tu sais déjà que tu vas devoir un peu créer ton boulot toi-même. Ce qui me correspond bien. En faisant ces études, c'était l'aspect humain qui m'intéressait très fort, la découverte de modes de vie et de modes de pensées différents aux quatre coins du monde. Puis après, tu chemines avec ça. Au fur et à mesure du temps, j'explore des choses. Il y a les potentialités, que j'exploite au maximum.

Ce que j'aime… ou pas

Mon travail, c'est à la fois un gagne-pain et du militantisme. Dans mes différents jobs, j'ai toujours lié les deux mais je me demande si dans le futur je pourrai encore le faire. Parce que ça touche aux valeurs. Et on sait qu'entre valeurs et emploi, il y a parfois des choses qui frottent. C'est le côté négatif que l'on voit parfois, surtout après une dizaine d'années. Au début, on voit les belles choses. Et les belles choses, c'est quoi ? Eh bien ce sont des boulots qui m'animent beaucoup parce qu'il s'agit de valeurs citoyennes. Ça, c'est ce qui me booste. L'humain avant tout. Le fait de réfléchir et travailler ensemble, porter des choses ensemble. Dans l'alpha, c'est évident, c'est faire en sorte que des gens qui n'ont pas eu de chance dans leurs parcours de vie puissent accéder à la lecture d'une part mais surtout s'ouvrir sur le monde et acquérir une capacité d'agir sur le monde après leur parcours chez nous. Ça, c'est quelque chose qui m'anime très fort. Comment le faire ? Dans mon boulot, c'est le faire de manière très militante. En tant que dirigeant de l'association, je le fais en me basant très fort sur le travail des collègues. Il y a donc un gros travail de concertation. Je me nourris de ça. Sans eux, je ne serais rien. Lorsque je défends des choses et que je dois les porter à l'extérieur. Connaissant bien leurs problématiques et la manière dont ils travaillent, je peux défendre ça à l'extérieur. Et ça, c'est un vrai plaisir.

C'est le côté très chouette du boulot. C'est un boulot hyper polyvalent. C'est à la fois la gestion de personnes, d'êtres humains… une cinquantaine de travailleurs. Ce sont des vies différentes. C'est déjà quelque chose de passionnant en soi, puis des équipes : il y a 3 équipes différentes dans trois centres, plus une équipe administrative et l'équipe du centre de documentation donc 5 équipes différentes. Je dois veiller à ce qu'elles fonctionnent bien entre elles. Il faut parfois intervenir, résoudre des problèmes, donner des moyens pour avancer. C'est assez épuisant, ça c'est clair. Mais l'autre versant, c'est le côté plutôt politique, les revendications à l'extérieur, la participation à des instances d'autres associations où l'on porte les questions qui nous animent. Soit des associations d'alpha, comme Lire et Ecrire ou d'autres. Soit des associations d'un autre type, l'ISP etc. Tout ça est très hétéroclite, c'est très bien. C'est passionnant et je découvre plein de choses. Je ne suis pas dans une case. Mais c'est épuisant. Et puis je touche aux limites de chacun des axes que j'explore. Et moi, je suis un boulimique, j'aime bien découvrir de nouvelles choses. Et lorsque ça devient trop récurrent… c'est la question de la limite dans ce métier-là. Pour moi, c'est la limite. Alors se pose la question du relais, de l'accompagnement, de comment transformer ce job en un autre job qui soit tout aussi intéressant. Avec les acquis des expériences antérieures. Comment faire la somme de tout ce qu'on a vécu, positif ou négatif. C'est une difficulté pour l'être humain de pouvoir endosser ça en permanence pour le transformer et l'améliorer. Ça, c'est une gageure. Et dans le secteur associatif, c'est vraiment une grosse gageure. La transformation de quelque chose qui est un très beau métier mais si on ne fait pas gaffe, les gens s'épuisent, vont dans le mur parce que s'ils font toujours la même chose… ils n'ont plus de recul, ont le nez dans le guidon et n'y arrivent plus…

L'objet

Une tasse de l'Institut du Nouveau Monde avec un message «Des citoyens, des idées, des projets»

J'ai amené une petite tasse avec «des citoyens, des idées, des projets». J'ai trouvé cette tasse au Québec, elle est en plastique recyclé. Je ne l'utilise plus comme tasse parce que ce n'est pas agréable de boire là-dedans. Mais par contre, ce qui est écrit dessus me correspond bien.

EMPLOYÉE À L'INSTITUT FÉDÉRAL POUR LE DÉVELOPPEMENT DURABLE

Martine Vandervennet
4 mars 2019

Mon travail

On a plusieurs missions qui sont essentiellement la préparation de la politique fédérale en matière de développement durable et puis l'exécution ou la coordination de l'exécution de cette politique.

Une de mes tâches principales est de lire tout ce qui émane de l'autorité fédérale : les notes de politiques, les plans, les contrats d'administration… et de faire des liens, de voir en quoi cette politique contribue à tel ou tel objectif de développement durable, en quoi ce contrat d'administration contribue… On met l'accent sur les contributions positives, pas sur l'action politique qui serait contre-productive. C'est le Bureau du Plan qui évalue la politique.Donc, maintenant, ce qui m'attend, c'est la lecture des programmes des partis pour préparer une note pour le formateur.Dans quelle structure ?

Comme on est 12, on est une institution très informelle. On ne doit pas remplir de demande de télétravail en triple exemplaire… Tant que nos agendas sont à jour et accessibles, on est très libres. Ça fonctionne beaucoup sur la confiance mais le directeur sait ce qu'on fait puisqu'il nous évalue tous les ans. On se voit tous les jours donc il sait ce qu'on fait et on peut aller le voir très facilement, sa porte est toujours ouverte…Chaque nouveau gouvernement peut décider de supprimer notre service.Avant, on était un service public de programmation. Il y en a eu 4 dans l'autorité fédérale et il en reste deux : la politique scientifique et l'intégration sociale pour lesquels existent des projets de fusion dans d'autres services. Et nous, on est devenu à un moment un institut fédéral mais le prochain gouvernement peut très bien décider qu'on est superflu. Et nous envoyer dans un autre service. On dépend beaucoup de la volonté politique. Je ne sais pas quel gouvernement on aura, quand on aura un gouvernement, ni quelles seront ses priorités. Je n'ai pas d'incertitude pour mon emploi parce que je suis statutaire, ce qui est un avantage certain. Par rapport au sort de l'institut fédéral, je n'ai vraiment aucune idée de ce qui va nous arriver.

Les compétences nécessaires

Un esprit analytique puisque je passe pas mal de temps à lire des notes politiques, des contrats d'administration, des plans pour pouvoir faire les liens avec les objectifs de développement durable. Quand j'ai commencé à travailler là-dessus, j'avais l'impression d'être retournée à l'unif. Ça, c'est très gai, devoir réfléchir et analyser.Il faut une compétence que je n'ai pas : l'optimisme. Un optimisme mesuré, pas un optimisme béat. Sans quoi on se dirait «on a encore le temps». Par rapport au développement durable, il y a un déficit de volonté politique, un déficit de compréhension du concept. Pour les gens, c'est juste

l'environnement. Le gouvernement était plutôt branché sur la sécurité et la création d'emplois. Je pense que je manque de patience. Mon enthousiasme s'émousse un petit peu.Comme on coordonne l'exécution de la politique, on travaille beaucoup en réseau. On travaille avec tous les autres services publics fédéraux. Du coup, j'ai une vue hélicoptère de ce qui se fait un peu partout. Et j'ai beaucoup de contacts dans les autres services publics. Il faut savoir trouver la bonne personne. Donc, «réseauter» comme on dit en vilain français, c'est aussi une compétence vraiment utile. Communiquer, convaincre… Je fais pas mal de présentations comme par exemple un jour où j'étais au service public de la justice pour expliquer en quoi ils contribuaient au programme de développement durable des Nations-Unies. J'ai posé des questions : est-ce que le SPF justice en fait assez ? Par exemple, la situation dans les prisons n'est pas reluisante… la santé, le travail en prison… les conditions de détention… Là, il faut pouvoir communiquer, parler… Il faut arriver à capter l'attention des gens et être concrète sans être bêbête. Ça, ce sont mes outils pour travailler.

L'objet

Brochure

Ce sont des brochures qu'on distribue ou qu'on nous demande, et qu'on envoie un peu partout en Belgique.Il s'agit d'une brochure que nous avons éditée et qui reprend le programme de développement durable des Nations-Unies. Tous les États membres des Nations-Unies ont adopté ce programme en 2015. Il y a 17 objectifs de développement durable, de la pauvreté, des inégalités, de la santé, de la prospérité, de la préservation de la planète et ces 17 objectifs sont eux-mêmes subdivisés en 169 sous-objectifs. Une de mes tâches principales ces dernières années a été de sensibiliser le gouvernement et les administrations fédérales à ce programme, les encourager à réaliser ce programme pour la part fédérale. Alors, évidemment, en Belgique, c'est extrêmement compliqué puisque sur les 169 objectifs, il y en a 5 qui ne concernent pas l'autorité fédérale, et 131 où il va falloir travailler avec les régions et les communautés. En matière d'énergie par exemple, on l'a vu ces derniers mois, ou en matière de climat, c'est vraiment très compliqué. Cette petite brochure reprend tous les objectifs et tous les sous-objectifs.

FORMATRICE ET ACCOMPAGNATRICE DE PRIMO-ARRIVANTS

Dominique ‘t Kint
1er avril 2019

Je suis assez jeune chez Convivial, où l’on accueille des primo-arrivants. J’ai fait une longue carrière dans un tout autre domaine mais j’ai une formation assez généraliste, je suis juriste de formation. Et de fil en aiguille, j’ai commencé à travailler à Convivial comme bénévole. J’ai créé une bibliothèque. Parce que souvent, on dit que les réfugiés ne lisent pas, ou bien que ce n’est pas leur langue. Et puis en fait, on se rend compte que ce n’est pas vrai et qu’ils ont de l’intérêt pour les livres. Mais le problème, c’est de gérer la bibliothèque et les livres qui arrivent. Les livres étaient des dons. Donc il faut les trier etc. Ça, c’était quand j’étais bénévole. Mais de fil en aiguille, j’ai été engagée comme formatrice pour animer des ateliers de citoyenneté et ce que je trouve incroyable à Convivial, comme le mot le dit, c’est la convivialité. D’ailleurs, nos ateliers de citoyenneté s’appellent «ma place en Belgique», donc comment trouver sa place en Belgique.

Mon travail

Je suis formatrice pour des ateliers de citoyenneté au profit de demandeurs d’asile et de réfugiés reconnus. Ces ateliers de citoyenneté parlent de la façon dont fonctionne la Belgique, quelles sont les valeurs en Belgique, les codes culturels et sociaux. À partir du moment où ces réfugiés sont reconnus, ils vont faire partie de notre société. C’est quoi la Belgique pour eux ? Comment vont-ils pouvoir s’y intégrer ? S’adapter à notre société ? Donc je donne entre autres comme formation la sécurité sociale, comment fonctionne la justice, comment trouver un logement à Bruxelles ou ailleurs. L’immigration aussi, leur dire que la Belgique a été une terre d’immigrés, que les Belges ont émigré mais qu’il y a eu aussi beaucoup d’immigrés qui sont arrivés.On fonctionne par modules. On donne 3 heures tous les matins. Pendant à peu près deux mois. Ça crée une petite famille entre nous. J’ai démarré un module aujourd’hui, j’ai une quinzaine de personnes et à part deux ou trois qui proviennent du même pays, ils sont de pays différents. Et ça, c’est incroyablement riche. Ils sont aussi de convictions religieuses différentes. Il y a des hommes et des femmes. Ce matin, je leur ai dit qu’on allait vivre ensemble une petite aventure. Que le matin même, on ne se connaissait pas. Mais déjà après 3 heures de formation, on commence à se connaître. On commence par des brise-glace. On est dans un cadre bienveillant. Je fais toujours un tour de la maison, pour montrer ce qu’est Convivial, et les visages de chacun afin qu’ils se sentent bien.Pour ce qui est des tâches, on est tenu par un décret. Il y a donc un cadre institutionnel qui nous oblige à donner certaines thématiques dans l’atelier mais on garde quand même une grande liberté à côté. Comme j’adore ce métier, j’ai à cœur d’essayer de transmettre tout ce qui me touche et tout ce que j’aime à Bruxelles sur le plan culturel. Je propose des visites, soit ici à La Fonderie, soit la visite du musée Magritte. L’idée est toujours de pouvoir faire des liens entre les thèmes. Au lieu de donner un cours d’histoire ex cathedra, ce qui n’a aucun sens, j’essaye de faire émerger des valeurs communes ou des éléments historiques communs entre leur pays d’origine et la Belgique.

Les relations professionnelles

La plupart du temps, les gens que je forme viennent de centres d'accueil. Par exemple, il y a un centre d'accueil de la Croix Rouge à Jette et le Petit Château à Bruxelles. Ces centres connaissent Convivial et y envoient les gens qui en ont besoin. Mais Convivial n'est pas qu'un service de formation, c'est aussi un service de distribution de colis alimentaires, des vêtements, de la vaisselle, des meubles… tout ce qui est de première nécessité. On aide aussi les réfugiés à trouver un logement.Ils peuvent venir aussi des CPAS. Ou via le bouche à oreille.Les gens qui passent le pas de la porte de Convivial vont d'abord dans un service qu'on appelle «d'écoute«. C'est le service de première ligne qui essaie de savoir quels sont leurs besoins. Il y en a qui sont trop dans la nécessité première, de trouver un logement, ou le regroupement familial qui les préoccupe parce que les enfants sont restés au pays… Ceux-là n'ont pas en tête de faire le parcours d'intégration sociale tout de suite. Mais après, de fil en aiguille, ils peuvent rester un an en contact avec Convivial, parfois plus. Ce matin, c'était la première fois que je voyais un groupe mais j'avais déjà beaucoup de données concernant ses membres. Demain, on fera la carte d'identité de la Belgique. Je leur dis toujours qu'ils ont beaucoup de choses à m'apprendre. Il s'agit de pédagogie active et de participation. Parfois je les fais rire, ou eux me font rire parce que la carte d'identité de la Belgique, c'est un peu… expliquer la royauté, les institutions, tout ça. Je mets une série d'images sur la table et ils choisissent. Ils se ruent généralement tous sur ce qu'ils connaissent déjà un tout petit peu : la bière, les pralines, les frites, le drapeau belge… mais quand je mets des photos qui demandent qu'on connaisse déjà des codes, ils ne savent pas trop. Mais ils prennent. Par exemple, ils prennent «Ceci n'est pas une pipe» de René Magritte. Certains réfugiés m'ont dit que c'était de la publicité pour la cigarette. Puis on parle, je montre d'autres photos de tableaux de Magritte, on va voir le musée et ça crée un lien incroyable.

On sent qu'ils sont très motivés. Pour certains, c'est un endroit où ils peuvent briser l'isolement. Il y en a qui viennent parce qu'ils sont très seuls. Ils trouvent là une petite famille pendant deux mois. Mais il y en a parfois qui abandonnent, et c'est très dur. Parfois c'est parce qu'ils ont reçu un refus de la reconnaissance du statut de réfugié, un ordre de quitter le territoire. Il y a des demandeurs d'asile qui n'ont pas encore leur statut. Ou bien on leur a trouvé un logement mais en-dehors de Bruxelles. Il y a aussi parfois, et c'est assez difficile à vivre pour le formateur… ceux qui sont dans des états de déprime et qui ne résistent pas. Il y en a qui sont malades aussi, et qui doivent souvent aller à l'hôpital. Et il y a souvent ce qu'on appelle la fatigue du réfugié. On ne se rend pas compte de l'énergie que cela leur demande de s'intégrer. Il y en a qui ne parlent pas français. Moi, j'ai toujours des groupes francophones mais il y a des arabophones. On n'a qu'un seul corps pour faire face à des défis énormes. Parfois, le parcours d'intégration, ça passe après. Magritte, c'est pas vraiment la priorité dans leur vie.

L’objet

Elastique

Un élastique, ça peut se tendre, s’étirer, c’est flexible. C’est ma flexibilité ou celle de mon public. C’est une aventure humaine. C’est l’espoir, la difficulté, leur valorisation parce que parfois, ils ont dû laisser leur métier au pays, ici, ils n’en ont plus. Ou bien ils arrivent en sachant pratiquer des métiers que nous n’avons plus ici, dont on n’a plus besoin. Nous on leur dit que si, ils ont de la valeur. Il y a donc un grand travail sur l’estime de soi, la valorisation… C’est un métier que j’aime énormément.

FORMATRICE ET ANIMATRICE DE COLLECTIFS D'ÉCRITS

Isabelle De Vriendt
1er avril 2019

J'ai créé une association qui s'appelle ScriptaLinea. En français, on traduit le nom en «Collectifs d'écrits». L'idée, c'est de créer un réseau international d'écritures pour le bien commun. On s'empare d'un thème de société pour faire citoyenneté à travers une expression artistique. Des personnes en groupe se rencontrent, vraiment, en «présentiel», en réel, puis choisissent un thème. Chacune écrit dans son coin un ou plusieurs textes, puis il y a un partage et un soutien mutuel. Donc, des liens se créent au sein du groupe. À un certain moment, quand le collectif s'estime mûr, le projet est dévoilé dans l'espace public. L'idée, c'est de prendre vraiment une place dans cet espace public, en Belgique ou dans le monde, peu importe… où qu'on soit, l'idée est de prendre cette place. Et puis aussi, à travers le collectif qui se crée, c'est de créer des bulles d'oxygène et de résistance par rapport à un monde qui ne va pas forcément dans le sens d'un partage, d'une horizontalité, d'une convivialité. C'est un projet qui est né à la suite de la crise financière de 2008.

Mon travail

L'idée est de créer un réseau et de créer des liens à la fois à l'intérieur de chaque collectif mais également entre collectifs d'écrits, à travers des projets entre certains collectifs d'écrits. Par exemple, il y en a deux qui sont situés à Saint-Josse, un constitué d'enfants, un autre d'apprenants en français langue étrangère, qui vont se connecter de manière privilégiée.On organise une rencontre annuelle entre tous les collectifs d'écrits pour aller à la rencontre de l'autre, des différences tout en ayant un terreau commun : une même méthodologie, une même approche. Les collectifs d'écrits sont principalement actifs à Bruxelles. Il y en a un qui va bientôt se développer en Wallonie; on trouve un collectif d'écrits à Figeac en France, qui grandit petit à petit… Il y en avait un à Paris qui s'arrête maintenant, mais son animatrice est partie en Roumanie où elle veut en créer un. Il y a un collectif d'écrits au Brésil aussi.L'idée est d'étendre le réseau, mais ce n'est pas une multinationale : nous prenons le temps de développer quelque chose qui reste en connexion avec l'approche, la méthodologie et l'intention.

Quand on anime un collectif, on est fort en avant. Mais il s'agit d'avoir une posture de maître ignorant comme on dit : une posture en retrait pour permettre de faire émerger le groupe, et que ce soit le groupe qui choisisse le thème…On fait des exercices brise-glace. Des exercices pour mieux se connaître, puis il y a tout un parcours méthodologique. On commence par se connaître et comprendre dans quel cadre on est, puis on fait un brainstorming pour choisir un thème. Les supports sont diversifiés. Ça peut être un photo-langage. Mais le collectif d'écrits va être durable : après un parcours d'écriture, il en naît un 2e, un 3e… Avec des engagements réitérés ou pas, peu importe. À ce moment-là, on choisit d'autres supports pour chercher des thèmes : ça peut être des articles de journaux, des objets, des choses importantes pour nous dont on parle. Une fois le thème choisi, chacun écrit et on amène nos textes. Chacun exprime ses attentes, pour la relecture de son texte. A priori, on écrit seul mais parfois,

dans certains groupes, comme des groupes d'apprenants ou des groupes scolaires, il y a des séances réservées à l'écriture. On donne alors du temps à l'écriture dans le parcours. C'est toujours très gai de voir la diversité des écritures, des genres littéraires, des façons d'approcher un même sujet… Il y en a qui sèchent, qui mettent une ou deux séances avant d'arriver à mettre sur papier ce à quoi ils pensent. Et moi, j'écris aussi. Parce que l'idée est de développer une relation d'égal à égal : donc, pour y arriver, je dois me mouiller. Et me mouiller aussi quand il y a des évaluations. C'est un jeu d'équilibriste. Je ne peux pas être trop au centre par rapport aux choix. Je vais les exprimer, mais pas au début. À la fin, quand tout le monde s'est exprimé, pour ne pas influencer… surtout quand c'est un groupe d'enfants ou d'apprenants. Ils ont peut-être plus envie de faire plaisir que de s'écouter. Là, je fais vraiment attention.

L'idée, c'est vraiment d'accueillir ce qui est proposé; par exemple, au tout début du projet, j'étais dans un collectif où il y avait une graphiste. Elle a proposé de s'occuper du graphisme du recueil de textes. Moi, j'avais juste imaginé un outil PDF à mettre en ligne, avec les textes mais sans réelle mise en page. Et depuis qu'elle a fait le graphisme du premier recueil, on se dit que ça vaut la peine de soigner la mise en page parce que ça valorise le travail volontaire des écrivants.

Dans mon travail, il y a aussi le côté formation. Je donne des formations pour transmettre mes apprentissages et étendre le réseau.

Et puis, il y a tout le côté administratif, d'essayer de trouver des subsides…

Dans quelle structure ?

Au départ, j'étais seule mais évidemment, quand on crée une association, on doit être un collectif ! Nous sommes donc 6 membres fondateurs.À partir de 2016, on a eu des subsides tels que j'ai pu être engagée à 1/3 temps. Mais on est porté par un ensemble d'énergies de volontaires (si j'ai utilisé «bénévole», je m'étonne, car je ne l'utilise presque jamais). Il y a aussi des volontaires qui accompagnent un collectif d'écrits. Certains accompagnateurs sont salariés dans une autre structure, comme une bibliothèque ou une association partenaire.

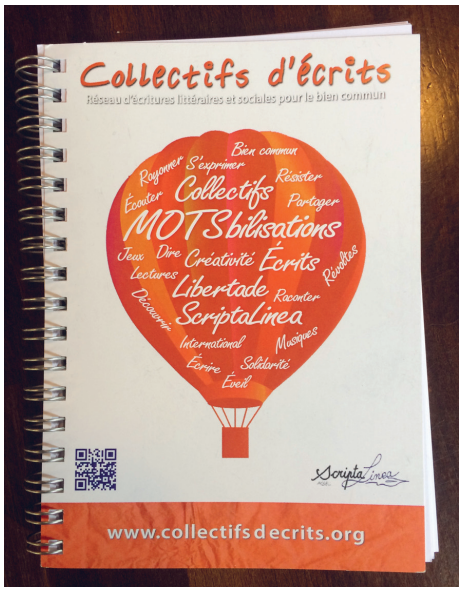
Cette semaine commence notre première permanente à mi-temps !

Les relations professionnelles

J'anime plusieurs collectifs d'écrits, tous les écrivants ont choisi de faire un parcours d'écriture vers un recueil de textes.

Il y a déjà eu des personnes analphabètes qui faisaient partie d'un collectif. Avec elles, on a fait une écriture orale dans un petit sous-groupe. On a retranscrit le récit : moi j'estime que l'écriture commence par l'oralité. En tous cas, peu importe l'orthographe, a priori, on ne va pas s'arrêter à ça, dans la phase de création. L'idée, c'est de faire politique et aussi poétique. En fait, quand on écrit dans une autre langue, parfois, ça amène un décalage et une certaine poétique. Quand des personnes écrivent en français mais ne connaissent pas bien la langue, il est intéressant de leur montrer les perles poétiques qui se trouvent dans leurs textes. Ça se passe aussi avec les enfants. Les enfants ne perçoivent pas toujours la beauté de ce qui émerge et pour que ce ne soit pas gommé par une réécriture – puisque l'idée, c'est de réécrire, de retravailler pour ensuite présenter ça dans l'espace public – donc pour ne pas gommer les perles, on les entoure, de façon à les valoriser.

L'objet



Carnet

C'est un carnet vide, à remplir. Il a été réalisé à la fin de 2017. Ça faisait 5 ans que l'association existait. On a organisé un grand événement qui a été porté par les membres des collectifs d'écrits. «MOTSbilisations» était le nom de l'événement. On a conçu le visuel ensemble : la montgolfière, la couleur, les mots qui sont à l'intérieur… Tous les termes font référence aux valeurs des collectifs d'écrits. C'est un objet promotionnel mais il représente bien mon travail parce que c'est quelque chose qu'on donne aux nouveaux écrivants et l'idée est de dire que l'écriture est accessible à tous. Il y a, y compris dans la population belge, beaucoup de gens qui ont un blocage par rapport à l'écriture. Et cela date souvent de l'école. Ici, c'est une invitation à écrire ce qu'ils veulent. C'est vrai que certains se mettent à dessiner. Pourquoi pas ! J'ai choisi cet objet parce qu'il fait référence à un projet qui a démarré sur base totalement volontaire, je dirais même militante, parce qu'on donne, quand on s'implique dans ScriptaLinea. Pour moi, ce qui est le plus porteur, ce sont ces rencontres de générosité. On peut aussi voir ça comme des engagements. Il y a une forme de générosité dans l'engagement aussi.

INTERPRÈTE DE CONFÉRENCE

Carsten Poulsen
3 juin 2019

Ce que j'aime... ou pas

Je me vois comme un gardien de la démocratie, parce que je permets aux gens de s'entendre, de se comprendre, et de trouver des solutions.La difficulté, c'est que dans une vraie discussion profonde, c'est très rare que les gens parlent très clairement. Malheureusement, c'est comme ça, il faut essayer de comprendre ce que veut dire la personne, sans interpréter le mot dans un autre de ses sens possibles. Il faut rendre fidèlement mais en même temps… par exemple, si quelqu'un dit non à un moment où il voulait dire oui… il faut vraiment écouter pour être sûr de ce qu'il ou elle veut dire.

On ne peut pas travailler plus d'une demi-heure. Au-delà, la précision n'est plus parfaite et c'est un collègue qui doit prendre la relève.

Dans quelle structure ?

Je suis arrivé à Bruxelles pour travailler comme interprète auprès des institutions européennes. Ce n'était pas ce que je pensais faire au début. Je pensais devenir prof au lycée. Mais je suis finalement interprète de conférence ici, dans les organisations internationales. Et je suis heureux d'être ici depuis plus de trente ans.

Comme interprète de conférences simultanée, on est installé dans une petite cabine avec deux autres collègues pendant toute la journée et très souvent, pendant deux ou trois jours d'affilée. Il faut se comprendre, bien que de temps en temps, on tombe sur quelqu'un qu'on aime moins. Mais ça doit fonctionner quand même. On apprend beaucoup sur soi-même en faisant ça. Au long de ma carrière, j'ai adoré travailler avec plus de 95 % de mes collègues. Mais s'il y a quelqu'un qu'on n'aime pas, ça peut créer une tension. Il faut apprendre à travailler ensemble. Et ça marche très bien la plupart du temps. Il faut être solidaire l'un de l'autre. S'il y a un mot que quelqu'un n'a pas compris, alors on l'aide, discrètement, comme ça les clients dans la salle ne l'entendent pas. Ça, c'est très important.

Ma formation

Je suis germaniste de formation.

Les compétences nécessaires

Il faut bien sûr avoir une formation en langues pour devenir interprète mais pas nécessairement en langues… On peut être universitaire dans une autre section de l'université, par exemple ingénieur ou dentiste. Mais il faut être capable de combiner différents éléments assez vite, de comprendre les liaisons entre eux et les possibilités que ça donne. Il faut aussi de la culture générale. Il faut un grand intérêt pour la politique et le monde autour de soi parce que sinon, on ne comprend pas ce que disent les gens. Un Danois par exemple – je suis Danois d'origine – dit «sur le point 3.1.A», moi je dis «oui» ou «ça doit être 3,5». L'Italien, il va faire une belle introduction, expliquer pourquoi et à la fin, il va peut-être dire «3,6» et il terminera en beauté. Il faut être prêt à comprendre ces différences-là et ça demande une certaine culture générale.Mais les limites de compétences peuvent être dépassées par le fait qu'on peut se préparer convenablement. On connaît le sujet d'une réunion et on a accès via une application à la réunion. Ça peut être un texte de loi ou autre chose. On peut préparer les mots les plus valables pour ce secteur et on peut travailler avec les deux autres collègues. Quand nous interprétons en danois, c'est toujours en simultané. Nous sommes dans des cabines et, par exemple, les deux autres peuvent écrire le mot que je n'ai pas compris. Ça arrive à tout le monde. Très souvent, il y a une redondance dans ce que disent les gens. On a donc beaucoup de possibilités de comprendre ce qu'untel a voulu dire avec ce mot-là. On a un peu de temps et à la fin, quand on a compris, on peut utiliser le bon mot. Il y a des trucs et des astuces. Il y a aussi beaucoup de manutention, de travail de préparation.On dit que c'est un métier très difficile. C'est vrai, c'est très difficile mais plutôt parce que c'est stressant. Il y a beaucoup de choses à faire mais disons que l'interprétation en soi, c'est un métier comme les autres. Il y a des astuces, des outils, des instruments qu'on peut utiliser. Il y a 2 ou 3 personnes sur 100 qui sont capables d'interpréter n'importe quelle réunion en comprenant tout de suite. Mais nous autres, les 98%, devons bien nous préparer.

Souvenirs, souvenirs…

Je me sens un peu acteur en tant qu'interprète, mais je ne suis pas toujours visible. Je vais vous raconter une chose dont je suis assez fier : j'étais dans un restaurant à Copenhague. Normalement, on travaille surtout à Bruxelles. Un petit peu dans d'autres pays mais la plupart du temps à Bruxelles. J'étais là avec des amis, on rigolait, on papotait. Et tout à coup, une femme vient et dit «je me souviens de votre voix. Et ça fait plus de 8 ans que je ne suis plus allée à Bruxelles mais je vous dis un grand merci pour votre travail». Pour moi, c'était très important parce que je travaille pour la communication, pour que des hommes et des femmes puissent gérer ce qu'ils ont à gérer. Pour moi, le compliment et les remerciements de cette femme, c'est un très beau souvenir.

Et demain ?

De plus en plus, les gens parlent une sorte d'anglais… Ce qui est merveilleux, c'est que de temps en temps, dans certains secteurs, les gens se comprennent très bien. Leur anglais, qui est épouvantable, avec beaucoup de fautes, leur permet de se comprendre parce qu'ils ont peut-être 150 mots techniques et ce qu'il y a entre ces 150 mots techniques est en anglais épouvantable, mais c'est suffisant pour se comprendre. Mais pour la démocratie ou la culture, on aura toujours besoin d'interprétation. On ne pourrait guère s'imaginer quelqu'un qui n'a pas étudié les langues arriver comme ministre et ne pas

pouvoir parler avec les autres. Ça veut dire qu'il faut quand même assurer, pour les politiques, une interprétation. Peut-être pour les techniciens, les fonctionnaires d'État qui arrivent ici à Bruxelles pour une réunion… je ne sais pas si l'anglais va me remplacer ou non. Le Danemark est le pays le moins défenseur de sa langue et de sa culture. On coupe, on coupe, on coupe. Nous sommes les pires du point de vue de la représentativité d'interprétation dans les réunions. Même Malte est plus avancée que le Danemark.

L'objet

Écouteurs

Mon objet est assez simple. Ce sont des écouteurs. De bonne ou de mauvaise qualité. J'ai trouvé nécessaire d'acheter mes propres écouteurs. Parce que les «pauvres» institutions n'avaient pas l'argent pour acheter des écouteurs d'une valeur de 100 €. On travaillait avec des marques primitives assez basses et j'ai eu des problèmes. J'ai maintenant des appareils auditifs. Ça, c'est le prix que j'ai payé pour être interprète. J'aurais pu amener un autre instrument : l'IPad, qu'on utilise beaucoup comme interprète. Il nous donne accès aux textes qu'on utilise pour négocier, aux lexiques, à Wikipédia, aux encyclopédies… Il nous relie au monde électronique pour avoir du support quand on travaille, en même temps qu'on écoute la réunion, et qu'on donne son interprétation.

JURISTE DANS L'ADMINISTRATION FÉDÉRALE

Marc Beumier
7 octobre 2019

Dans ma carrière, j'ai été brièvement inspecteur social dans le secteur du logement social… un emploi que je n'aimais pas du tout.Puis, j'ai eu la chance d'entrer dans un cabinet ministériel où je suis resté une douzaine d'années. Entretemps, j'ai passé un autre examen et j'ai travaillé au ministère de la fonction publique. Ensuite, à partir de 2000 jusqu'en 2019, j'ai travaillé au département de la politique scientifique fédérale où je dirigeais le service des études et de la règlementation pour les musées et les instituts de recherche fédéraux. Donc, mon métier, ça a été d'être jurisconsulte. Pendant 40 ans, j'ai rédigé… pas beaucoup de lois mais plus de 500 arrêtés royaux et ministériels. C'est un travail que j'aimais bien faire.

Pour ce qui est du secteur culturel, et bien… le droit… c'était quelque chose qu'ils n'aimaient pas du tout. Je devais d'abord les apprivoiser puis essayer de résoudre de multiples problèmes. Il n'y avait pas que des arrêtés, il fallait aussi corriger des conventions, des contrats… je faisais un peu de tout.

Les compétences nécessaires

Dans mon job, il faut des compétences techniques mais ça, c'était relativement vite acquis. Il faut surtout énormément de patience parce que le processus décisionnel de notre pays est un peu compliqué. Il faut toujours franchir beaucoup d'obstacles pour arriver à un résultat donc quand finalement le texte est publié au moniteur belge, on fête ça parce que ça peut prendre de nombreuses années. Il faut donc être patient, persévérant et relativement têtu. Tenace même !

Ce que j'aime... ou pas

Ce qui était facile pour moi, c'était d'élaborer. J'adorais, quand on me posait une question, que je devais résoudre un problème ou faire une convention sur ceci ou cela. Ou écrire des règles pour résoudre un problème. Ça, j'aimais beaucoup. Certains collègues appelaient ça de la masturbation intellectuelle, moi je ne voyais pas du tout ça comme ça.

Il y avait un autre aspect que j'aimais dans mon travail. C'était de confesser mes collègues. Ça arrivait très souvent, pour comprendre où ils avaient des problèmes. Mais ils ne parlaient en fait pas toujours du travail, mais aussi de choses plus personnelles, ce qui donnait une autre dimension à la relation professionnelle. Cela ouvrait sur la personnalité des gens. Et pour ne pas toujours rester dans ma bulle, j'ai accepté, il y a une dizaine d'années, d'aider une collègue à faire des sélections pour le service des ressources humaines. C'était très intéressant de voir les motivations des gens à se présenter à un emploi, ou l'absence de motivation, ou les raisons particulières. J'aimais bien.

Ce que j'aime moins; c'est que j'ai fini par avoir la phobie des réunions. La Belgique souffre d'une réunionite absolument terrifiante. Pour tout et n'importe quoi on fait des groupes de travail où, bien entendu, les gens ne s'écoutent pas et ça, vraiment, à la fin, j'essayais toujours de me défiler, j'essayais toujours de convaincre un ou une de mes collègues d'y aller à ma place parce que ça me pesait vraiment. C'était régulièrement pour écouter des choses que les gens considéraient comme très importantes et qui n'avaient qu'une importance très minime à mes yeux, que l'on pouvait résoudre très facilement par un mail ou un coup de téléphone.

Les relations professionnelles

Bien entendu, je n'étais pas tout seul. J'avais un service à diriger, dans lequel il y avait plusieurs juristes et un secrétaire qui s'occupait de la coordination administrative.Dans mon travail, j'avais deux types de relations.

Il y avait les relations avec mon service, qui était petit. À la belle époque, quand on remplaçait encore les gens qui partaient à la retraite ou qui démissionnaient, nous étions 7. On a fini à 4. Le travail était évidemment de plus en plus difficile. Les relations étaient en général amicales. J'avais évidemment l'avantage d'avoir choisi les gens qui travaillaient avec moi. Enfin, on peut se tromper… j'ai quand même commis une erreur deux fois. Et se débarrasser de quelqu'un est beaucoup plus difficile que de l'engager ! Puis, il y avait le personnel des musées : les conservateurs, les chercheurs... Là, je devais faire attention. J'ai eu des amis dans ce milieu-là, des deux côtés, et il ne fallait pas l'étaler trop facilement ni de manière trop ostentatoire parce que cela pouvait susciter d'abord des problèmes avec les autres, et puis parce que j'étais arbitre. Comme j'avais la tutelle, il fallait toujours que je fasse attention. Donc, parfois, on se disait «vous» au bureau et «tu» en-dehors. Ce n'était pas toujours simple. D'un autre côté, c'était une source inépuisable d'informations sur la manière dont on vivait à l'intérieur des établissements. Certaines personnes voulaient éviter qu'on sache un certain nombre de choses à l'administration. L'administration servait surtout pour les contacts et comme bureau de renseignements. Pour le reste, les musées considéraient qu'ils devaient pouvoir mener leurs barques comme ils l'entendaient. Ce n'était évidemment pas du tout comme ça que nous le concevions, ni à la gestion des programmes, ni à la gestion des bourses. Il fallait donc être prudent. J'ai gardé depuis mon départ des relations avec des archivistes et des conservateurs. Maintenant, elles sont plus franches puisque bien entendu je ne suis plus impliqué. C'est plus facile. Et on peut écrémer (rires).

Souvenirs, souvenirs…

J'ai beaucoup de bons souvenirs…

J'aimais bien quand un projet se réalisait. Par exemple quand un conservateur ou une conservatrice m'avait demandé de l'aider à faire les documents pour chercher de l'argent pour monter une exposition. Quand l'exposition était inaugurée, je savais que j'y avais ma part même si ça restait anonyme; c'était une satisfaction personnelle. Et aussi quand je réussissais à enrichir une des collections. Il y avait de très belles collections et un très beau musée qui se trouvaient dans les sous-sols de La Monnaie royale. À part quelques initiés, personne ne pouvait jamais voir ces collections et ce musée. Quand on a parlé de dissoudre la Monnaie royale, le conservateur des monnaies et des médailles à la Bibliothèque royale m'a dit «j'espère qu'on ne va pas tout disperser». Donc je lui ai dit qu'on allait essayer d'avoir la collection. Ça nous a pris 4 ans et demi ! Mais quelle satisfaction quand j'ai vu arriver le fourgon. Comme ça pesait

une tonne et demi, il a fallu faire un déménagement assez particulier… toutes ces monnaies depuis le Moyen-Âge… plus une collection incroyable de médailles ! Quand tout ça est arrivé à la Bibliothèque royale, j'ai eu un sentiment de fierté assez incroyable. Je suis heureux que la collection soit exposée au public. Sinon, tout ça n'a aucun intérêt.

Et demain ?

Je ne crois pas du tout à l'avenir de la Belgique. J'espère simplement que les institutions seront toutes transférées là où elles sont domiciliées c'est-à-dire dans la Région bruxelloise pour qu'au moins elles restent uniques puisque la Région a l'avantage d'être bilingue. Et j'espère qu'elles seront cogérées correctement. Je ne pense pas qu'on osera recommencer le scandale de la bibliothèque de l'université de Louvain, où l'on a donné les ouvrages pairs aux Flamands et les ouvrages impairs aux francophones. J'espère qu'on ne recommencera pas ce genre de «plaisanterie». Je ne suis ni pessimiste, ni optimiste mais je suis un peu méfiant parce que la situation n'est pas très brillante.

L'objet

J'ai amené comme objet un stylographe que j'ai utilisé jusqu'à la fin. J'ai toujours écrit. Mais je me suis quand même un peu adapté et en réunion comme en entretien, j'ai dû prendre cet objet-là : une tablette sur laquelle il y avait la réglementation et les textes dont on discutait.

Tablette et stylo

MILITANTE

Jacqueline Rorsvort

2 septembre 2019

Le grand principe de ma vie en tant que femme féministe était de gagner ma vie. Je voulais donc être indépendante financièrement. Je me suis arrangée pour avoir une pension suffisante pour pouvoir vivre, avec peu de moyens. Et maintenant, je fais ce que je veux. Certaines personnes me disent que c'est incroyable ce que je suis parvenue à faire. Moi, je considère que je n'ai pas beaucoup de mérite. J'ai toujours aimé mon gagne-pain, c'était une condition sine qua non.

Je suis très sincère en disant que j'ai tout aimé de la même façon.

J'ai commencé comme vendeuse de grand magasin. En 1974. J'ai travaillé aux Galeries Anspach. J'ai été déléguée syndicale pour la FGTB.

Pendant la faillite Anspach, j'étais vraiment montée au créneau. Mais je ne supportais plus les patrons. J'étais passée à la TV. Et quelqu'un m'a dit «mais madame, pourquoi ne créeriez-vous pas votre propre boulot ?». J'ai réfléchi, et je suis devenue indépendante, de 1987 à 2001. Je suis devenue fleuriste, sans aucune connaissance mais parce que quand j'étais petite, quand on me demandait ce que je voulais faire plus tard, je disais fleuriste ou archéologue. Archéologue, ça n'a pas été possible parce que je sors d'une famille ouvrière où à l'époque, on ne faisait pas d'études universitaires. Donc je me suis dit que j'allais devenir fleuriste.Le magasin était à la gare de l'Ouest. J'ai donc été indépendante jusque 2001, puis j'ai dû fermer parce que je vivais avec la clientèle des logements sociaux mais c'était la crise. Et mes clients ne dépensaient plus d'argent. Mon chiffre d'affaire s'est cassé la figure puis à un moment donné, ce n'était plus possible.Je suis alors devenue gestionnaire d'un projet de cohésion sociale, pendant 4 ans. J'étais sur le contrat de quartier Duchesse à Molenbeek. Ça a été une expérience magnifique. Je travaillais avec des subventions. J'ai construit ce projet du début à la fin. Je l'ai conceptualisé sur base des contacts que j'avais avec mes clients.Être militante, c'est l'articulation de mon travail, la colonne vertébrale sur laquelle il y a des articulations…

Mes combats

À un moment donné dans mon parcours professionnel, je me suis retrouvée dans un contrat de quartier où je m'occupais de verdurisation et j'ai donc travaillé sur les arbres, notamment en les défendant. J'ai une relation tout à fait émotive avec les arbres. J'ai des histoires assez épiques. J'arrivais pour essayer de sauver des arbres… j'arrivais en larmes à la maison communale parce que les machines arrivaient. J'essayais d'intervenir mais ils vont vite ! J'arrivais en larmes et je me souviens de certaines instances politiques qui me disaient «mais que s'est-il passé ?!». Je leur expliquais que de beaux arbres étaient

coupés alors qu'on ne pouvait pas puisque la législation était là et qu'il y avait des choses à respecter. Il fallait sensibiliser les gens dans un quartier où il y avait très peu de verdure. Il fallait enlever la peur… des petites bêtes et des choses comme ça, des insectes, de la saleté… du côté de la place de la Duchesse à Molenbeek. Un aspect tout à fait culturel qui concerne les arbres. Dans ce quartier, il y avait pas mal d'Italiens et c'était caractéristique… ils étaient adorables et j'avais de très bons contacts avec eux mais il fallait couper, il fallait élaguer les arbres parce que ce n'était pas propre.

De manière générale, je trouve que la résistance a de l'effet. Il y a des endroits de Bruxelles où l'institution voulait couper et les habitants se sont organisés. Les arbres n'ont pas été abattus. Quand je travaillais aux Galeries Anspach, il y a eu un combat syndical et je suis devenue déléguée syndicale. À l'époque, j'étais une des rares déléguées élues. On a essayé de me prendre mon mandat quand j'ai accouché. Il y a des crapules dans tous les milieux, même dans le milieu syndical. Mais je l'ai récupéré parce que les travailleurs ont voté majoritairement pour moi.

Quand ils ont introduit le dossier du contrat de quartier Duchesse à la Région, je ne pouvais pas l'introduire moi-même parce que j'étais sous contrat article 60… Eux l'ont introduit avec un profil d'universitaire pour le poste que je devais occuper. Mais je ne suis pas universitaire. Heureusement, je l'ai vu. Je me suis dit «bande de dégueulasses, ils vont me piquer mon projet !». Mais les subsides tels qu'ils étaient donnés par la Région – il y avait une partie communale mais c'était essentiellement la Région – faisaient que si l'employeur estimait que la personne qui postulait n'avait pas le diplôme demandé mais avait les compétences nécessaires, elle pouvait être engagée. À partir de là, j'ai commencé à négocier. Heureusement, on a eu un nouveau directeur. Il n'est pas resté longtemps mais c'est chez lui que je suis allée négocier. Je lui ai tout expliqué et il m'a dit : «on m'avait dit votre force d'argumentation madame»… et j'ai été engagée. J'étais toujours Article 60 quand une nouvelle directrice est arrivée. À ce moment-là, je travaillais véritablement sur le projet. Dès qu'elle est arrivée, elle est venue me parler et quand elle a su que j'étais toujours Article 60, elle a trouvé ça inadmissible. J'ai alors été engagée avec le bon contrat.

L'objet

Mon objet est en rapport avec un métier que j'ai fait : j'ai été gestionnaire de chantier au centre coordonné de l'enfance à Chatelet. Je me suis retrouvée coordinatrice d'un chantier de transformation au CHU de Charleroi. Il s'agissait de transformer un étage de l'hôpital en crèche. Ici, il y a l'équipe (montrant sa photo), pas complète. C'était le jour de l'inauguration et heureusement, ils ont photographié, sinon

il ne me restait rien de ce passage. Là, c'est avec deux des stagiaires. On travaillait avec des gars… il n'y a pas eu de femmes là-dedans. Sur la photo, il y a 9 gars et d'autres ne sont pas venus à l'inauguration. Je m'occupais de l'administratif donc le budget… Comme j'avais été indépendante, je savais m'occuper de comptabilité. Et j'avais aussi été dans le social donc la direction n'a pas eu peur de m'engager en se disant que c'était proche de l'organisation syndicale.Je m'occupais de l'administratif, de faire les commandes et d'en faire le suivi. Et il y avait la gestion de deux contremaîtres qui eux, travaillaient directement avec l'équipe. Mais moi, j'allais tout le temps sur le terrain parce que quand j'avais travaillé dans le contrat de quartier, j'avais travaillé avec une équipe pour installer les bordures etc. Et j'avais eu un bon contact avec eux, je les ai toujours respectés, j'avais toujours veillé à ce qu'ils aient leur matériel. À la fin du contrat de quartier, les gars me disaient «Jacqueline, pour toi, on ferait tout» or, je ne les manipulais pas. Je voulais qu'ils aient leurs tabliers, leurs chaussures, leurs casques etc. Là, j'ai travaillé de la même façon.On utilisait du matériel de récupération. On cassait tout de l'hôpital, puis il fallait transformer ça en crèche.Je suis très contente d'avoir retrouvé les photos de mes camarades grâce à cette rencontre-ci.

NETWORK ENGINEERING & OPERATIONS MANAGER

Vincent de Keyzer
3 juin 2019

Ce qui me plaît... ou pas

Ce qui me plaît le plus dans mon travail, c'est la diversité. J'ai la chance de faire un travail qui a plein d'aspects différents. Le plus important, celui qui me plaît le plus, c'est la relation avec les gens de mon équipe.Dans mon métier, il y a aussi des aspects techniques qui m'intéressent. Comme les négociations avec les différentes parties avec lesquelles je suis occupé. Il y a des aspects plus concrets. Dans les télécoms, quelque chose qui est très important, c'est de documenter par des dessins et j'adore dessiner. On utilise des logiciels pour faire ça mais je prends beaucoup de plaisir à faire un beau dessin.Ce qui me plaît moins, c'est que c'est un travail qui n'est pas tout à fait… enfin… j'aimerais certains jours faire un travail qui est plus en accord avec mes valeurs, qui me semblerait avoir une utilité plus en phase avec les défis de l'époque. Les télécommunications, ça sert à communiquer. Je me rappelle, il y a quelques années, je travaillais dans une entreprise qui devait interconnecter le Moyen-Orient et l'Europe. Et pendant le printemps arabe, on a vu une grosse augmentation du trafic sur notre réseau parce qu'il se passait plein de choses et les gens communiquaient. À ce moment, je me suis dit que ce que je faisais avait une utilité au-delà de juste offrir un service rémunéré à nos clients.

Ma formation

Je suis ingénieur de formation. Quand on me demande quel métier je fais, en général je réponds ingénieur. Et les gens changent de sujet. Mais pour moi, c'est plus une formation qu'un métier. Les études d'ingénieur en Belgique dans les années '90, c'était des équations à n'en plus finir pendant trois ans, peut-être même 5 ans dans certaines matières. Et puis je n'en ai plus fait une seule à partir du moment où j'ai commencé à travailler. Mais il semblerait que malgré tout, cette formation modèle le cerveau de façon à ce que l'on soit capable de faire ce travail ensuite. Pendant la formation, on vous parle un peu de tout, vous êtes censé connaître plus ou moins tous les phénomènes physiques existants. Et chaque chose peut devenir intéressante.

Les compétences nécessaires

Il y a des compétences importantes qui sont plutôt d'ordre relationnelles, avec les gens. Tous les ingénieurs ne sont pas capables de gérer une équipe.

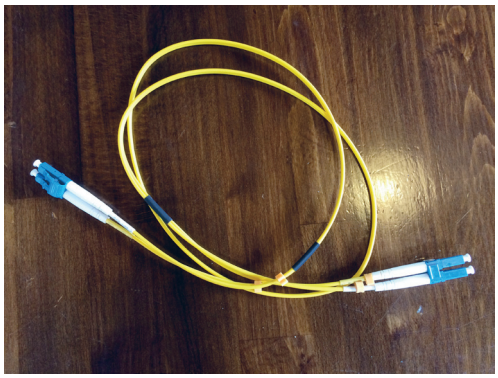
Les relations professionnelles

Actuellement, je suis responsable d'une équipe de techniciens et d'ingénieurs. Je suis un gestionnaire plutôt qu'un ingénieur proprement dit. C'est une équipe d'une dizaine de personnes très différentes. Le plus jeune a 25 ans et le plus âgé en a 57, une dizaine d'années de plus que moi. Chacun sait faire certaines choses, doit en apprendre d'autres et ce qui me plaît le plus là-dedans, c'est d'arriver à faire fonctionner une espèce d'orchestre où chaque personne a ses propres capacités, et donner à la bonne personne la bonne tâche.

Souvenirs, souvenirs...

Il y a quelques années… comment expliquer ça sans donner trop de détails ?!... Il s'agissait d'un circuit qui partait de Brindisi, la base des Nations Unies dans le sud de l'Italie, et qui allait jusqu'à Abidjan. Le client, c'était les Nations Unies qui utilisaient cette ligne pour transmettre des données. Les Nations Unies avaient acheté ça à un opérateur italien qui avait amené la ligne jusqu'à la frontière, puis il avait fait appel à un autre opérateur, celui pour lequel je travaillais, qui avait amené la ligne jusqu'en Belgique. Mais on ne savait pas comment aller jusqu'en Côte d'Ivoire et on avait donc fait appel à un troisième opérateur qui avait fait encore un petit bout jusque Londres. Au total, il y avait 7 opérateurs. Donc, quand il y avait un problème, le premier disait «voilà, j'ai un problème, est-ce que vous pouvez mettre une boucle ?». Mettre une boucle, c'est un truc classique dans les télécommunications. Le signal revient et on peut voir s'il passe ou pas. L'opérateur 1 demandait à l'opérateur 2 de mettre une boucle qui disait «je m'en occupe». Il appelait l'opérateur 3, etc etc, jusqu'à l'opérateur 7 et donc la boucle qu'on avait demandé le lundi matin, on la recevait peut-être le mardi soir, alors qu'en réalité ça doit se passer beaucoup plus vite que ça. C'était devenu complètement ingérable. Quand le problème m'a été confié, il avait déjà 3 semaines alors que ce n'était pas très compliqué en soi. Mais le nombre d'intervenants rendait la chose très compliquée. Donc il y avait des Allemands, des Italiens, un Belge, des Flamands et un Ivoirien. On a mis tout le monde dans la même conférence téléphonique. Et là, on a pu avancer et ça a été résolu en quelques heures. C'était marrant parce que… il fallait mettre ensemble tous ces gens qui parlaient des langues différentes, qui avaient une perspective différente et c'était amusant car chacun réalisait qu'il était au milieu d'une longue chaîne de 7 opérateurs différents.

L'objet



La fibre optique est l'un des composants essentiels d'internet. Tout ce qui concerne les transmissions sur des longues distances se fait par fibre optique plutôt que par câble électrique. À l'intérieur de ce câble, il y a un tout petit brin de verre qu'on ne voit même pas, qui est épais plus ou moins comme un cheveu et qui transmet la lumière. Ce que j'aime beaucoup dans la fibre optique, parce que je suis ingénieur, c'est que la lumière au départ se propage en ligne droite. Donc comment peut-on faire passer de la lumière dans un câble qui fait des courbes ? Ça, c'est un des autres aspects que j'aime bien : les prouesses technologiques d'aujourd'hui sont basées sur des découvertes scientifiques des siècles passés. Je ne sais pas si vous vous rappelez de vos cours d'optique de secondaire… Descartes a découvert la réfraction et la réflexion totale il y a plusieurs centaines d'années et c'est la réflexion totale qui permet à la lumière de suivre la fibre et de ne pas en sortir donc de pouvoir faire des boucles et arriver à l'autre bout.

OUVRIÈRE EN COLIFICHETS

Jeannine Kerstius
1er avril 2019

Je vais vous parler d'un métier que j'ai pratiqué dans les années '50, à partir de l'âge de 16 ans. C'est le métier de faiseuse de colifichets. Que dit le Petit Robert sur le colifichet ? Objet de fantaisie. Mais c'est très large comme idée et en fait, nous, c'était plutôt des garnitures de robes, de vêtements pour dames : des cols, des jabots, des ruches etc. qui se mettaient sur les vêtements parce qu'à l'époque, on ne changeait pas souvent de robe mais on changeait de garniture. La dame, régulièrement, lavait sa garniture. Il y en avait plusieurs. Il y avait des garnitures de coton, de dentelle, etc. C'était très courant. On mettait des manchettes au bas des manches. C'était évidemment très élégant. On fabriquait aussi des petits cols pour enfants parce que sous le pull, on mettait un petit col Claudine ou des choses comme ça. Ça se portait beaucoup. Et des bavoirs aussi. Les bavoirs, ce n'était pas comme on fait aujourd'hui en éponge, c'était en coton recouvert d'un organdi brodé. Et le bavoir se mettait aux moments où l'enfant ne mangeait pas, c'était juste pour protéger. C'était une fabrication très recherchée, les gens étaient très amateurs.

Le colifichet, c'était un métier que j'aimais énormément. On manipulait beaucoup de tissus différents. C'était toujours du coton puisque le nylon n'existait pas et on avait des tissus de reps, on avait de la baptiste, des dentelles mais il fallait les travailler, les présenter, faire des modèles. Comme c'était une entreprise familiale, c'était ma mère qui créait les modèles.

Ça a continué jusque dans les années '60 et la mode a changé. Le prêt-à-porter est arrivé. Avant, les dames faisaient faire leurs vêtements chez les couturières mais avec le prêt-à-porter, on achetait tout fait. Et on achetait des matières en nylon. Alors toutes ces garnitures qui étaient en coton, qu'il fallait repasser, remettre en état… c'était fini. On achetait une petite garniture mais finalement, c'était déjà prévu sur la robe. Petit à petit, le métier s'est éteint. Ils se sont un peu recyclés mais ça n'a pas fonctionné donc ils ont fermé. Il n'y avait plus de clientèle.

C'était une catastrophe. Les ouvrières étaient tellement gâtées… tout le monde s'est séparé contraint et forcé. On allait droit à la faillite. C'était assez catastrophique et brutal.

Mon travail

Je suis entrée là comme apprentie puisque je ne savais rien faire. J'avais 16 ans et j'ai commencé par le bas de l'échelle. Je faisais les petites manipulations à la main.

Les ouvrières qui travaillaient étaient sur des machines électriques et faisaient un travail de confection. Moi, au début, je ne faisais que la finition, à la main. On cousait des petits boutons, on découpait des bords de dentelle parce que quand on avait incrusté une dentelle sur un tissu de coton, il y a un petit bord qui dépasse derrière qui n'est pas joli donc il faut le découper. Il y a des incrustations de guipure

sur un coton, donc il faut découper tout ce qui est à l'intérieur de la guipure pour la dégager, etc. C'était vraiment de la manipulation de base. Mais comme j'étais la fille de la maison, ma mère m'a dit que j'allais apprendre un peu de tout et très vite, je me suis mise à la machine.

Dans quelle structure ?

C'était un atelier de trois pièces. Il y avait un atelier de coupe, un atelier où on conservait les matières et un atelier où se trouvaient les machines à coudre. À la coupe, on mettait des grandes pièces de tissu, on avait des patrons en papier et en carton fort. Il fallait les appliquer de façon idéale pour ne pas perdre de place etc. Puis les découper… J'ai fait ça aussi, la coupe. On utilisait des grands ciseaux de 30 cm de long qui étaient gros et qui coupaient les épaisseurs. Quand ces pièces-là étaient faites, on les posait chez l'ouvrière qui devait soit mettre une dentelle, soit assembler deux pièces. Piquer, c'était le travail de confection d'après un modèle déjà établi. J'ai appris à faire la coupe, à repasser parce qu'il fallait aussi, quand on retournait un tissu, le retourner convenablement, sortir la pointe avec une aiguille, s'il y avait un petit col pointu, il fallait faire attention. C'était très délicat. Au début, on fait des erreurs. Et puis il fallait les repasser, donc j'allais parfois aider au repassage. J'ai fait de tout : la manutention, le repassage, la coupe et surtout les la machine à piquer. Et j'aimais beaucoup ça. J'ai aimé mon travail et en plus, c'était chez mes parents. Ma mère était une patronne très souple pour tout le monde, donc c'était très agréable. Et ce qui était remarquable, c'est que c'était un atelier où on chantait. En fait, les ateliers dans le temps, quand c'était manuel, pas trop lourd… les gens chantaient. C'était pour l'ambiance, il n'y avait aucune contrainte. Ma mère souvent, en coupant ou en travaillant à la machine, se mettait à chanter les rengaines de l'époque : Line Renaud avec Ma cabane au Canada, Étoile des neiges, et tout le monde se mettait à chanter avec elle. C'était une ambiance qu'on n'imagine pas.

C'était comme une famille. Il n'y avait que des femmes, 7 machines, une coupeuse, une repasseuse et 3 apprenties.

Mon père était le directeur. Il était au rez-de-chaussée et nous étions au premier. Et comme j'étais l'apprentie, quand un client venait – parce que les clients se déplaçaient, il n'y avait pas de livraison à domicile – quand on sonnait, c'était l'apprentie, la dernière arrivée, qui devait ouvrir. Le client venait sur place. Mon père, le directeur, allait présenter les collections chez les différents clients. Ma mère, tous les ans, faisait une collection, en imaginant toujours des formes et des tissus différents. C'est ma mère qui créait les modèles. C'était vraiment un travail familial. Au départ, c'était ma grand-mère qui avait créé ça. Tout était fait en autodidacte.

C'était une ambiance vraiment douce et agréable. Nous étions environ 13 ou 14.

Mes horaires

On commençait à 8h30, jusque 12h. On faisait une pause et on prenait le petit café à 10h. C'est très amusant parce que c'était une maison de maître avec l'atelier au premier, le bureau de mon père au rez-de-chaussée et dans la cuisine de cave habitait ma grand-mère. Celle qui avait commencé la société. Elle faisait le café pour tout le monde. Moi, j'allais chercher le plateau et ramenais le café. On buvait le café dans le petit vestiaire. À 12h, elles rentraient chez elles puis elles revenaient à 14h. Il y avait quand même 2 heures de temps libre ! À 16h, il y avait de nouveau une pause-café. Et nous terminions à 18h.

L'objet

Colifichets et document publicitaire

J'ai apporté ces éléments, un col et une manchette… ce sont les manchettes qu'on mettait au bord de la robe. Ça garnissait. Ça devait être cousu, à la main. C'était très joli. J'ai toujours ces exemplaires d'abord parce que c'est très caractéristique, on ne connaît plus ça aujourd'hui, donc on découvre et je le fais découvrir aux enfants dans les écoles. Je vais raconter mes souvenirs d'enfance, comment ça se passait à l'école etc. Mais je raconte aussi que la mode était comme ça.

J'ai amené un petit mouchoir, avec des incrustations. Ce sont des pièces qui se faisaient à la machine et se découpaient délicatement pour isoler la dentelle du tissu. Les hommes portaient ça dans les pochettes des vestes. Quant aux dames, elles avaient le tailleur. Ce n'était pas très cher, c'était courant. Évidemment, celui en dentelle coûtait plus cher que celui en simple coton. Mais c'était abordable. C'était pour la classe sociale qui avait des difficultés pour se vêtir mais qui pouvait quand même s'offrir une fantaisie. On ne changeait pas de robe mais on changeait sa garniture. Les personnes achetaient ces pièces et les cousaient sur leurs vêtements. On lavait et on amidonnait ces pièces. À côté, c'est un buvard avec la publicité du commerce de mes parents. «Colifichets», «ancienne maison» parce qu'ils ont repris la maison Thomas et on peut y voir la photo d'un col comme celui que je vous ai montré et la photo d'un bavoir, une petite garniture pour bébé mais qui n'était pas faite pour manger la panade.Sur le document publicitaire, on peut lire «cols et garnitures pour dames et enfants, ruché, plissé, tuyauté». Un tissu ruché est un tissu avec lequel on a fait des boucles. On le mettait à l'intérieur de la robe et il dépassait au-dessus. Ce n'était pas un col mais une garniture le long du décolleté. Dans le plissé, il y a des petites modesties pour qu'on ne voie pas la pointe de la gorge. Alors on cousait un petit triangle à l'intérieur de la robe. Et ça empêchait le coup d'œil sur la poitrine. C'était soit du tissu plissé, garni, soit une dentelle avec une incrustation. Le tuyauté… il y avait une petite machine électrique et avec ça, on tuyautait. Quand la dentelle était cousue le long du col, et on bouclait le coton de la dentelle avec la chaleur du fer. C'était des manipulations qu'il fallait faire à l'atelier.

Vous voyez ce qu'est le biais, pour qu'un col soit terminé ? C'est un tissu plié en 4. Il y avait donc une bande de tissu coupé en biais, dans la longueur. Il fallait l'introduire dans une petite machine en fonte avec deux compresseurs, il fallait tourner la manivelle et ce petit morceau de tissu était plié et sortait en biais. Et l'ouvrière cousait le biais à l'intérieur de l'encolure pour achever le travail. Dans les tissus, il y avait le reps, la mousseline, le crêpe-georgette, le plumetis, l'organdi, la baptiste…

PIANISTE ACCOMPAGNATEUR DE FILMS MUETS

Michel Berger
3 juin 2019

Je m'appelle Michel Berger. Ça ne s'invente pas ! Ça s'écrit de la même façon que le chanteur qui ne portait pas mon nom, mais qui est venu prendre mon nom. Je suis organiste depuis plus ou moins 40 ans en Belgique. Je me spécialise dans l'improvisation aux claviers avec une prédilection pour l'orgue, puisque l'orgue est constitué de tuyaux et chaque tuyau a un son différent.

J'ai travaillé pendant très longtemps au musée du cinéma où j'accompagnais des films muets. En même temps, je jouais dans les églises. Je travaillais à La Monnaie pour accompagner les classes de danse, toujours au clavier, et il m'est apparu que tous ces métiers pouvaient être réunis en un seul, avec l'orgue qui est l'instrument qui convient le mieux pour accompagner des films muets dans des endroits qui ne sont pas prévus pour ça. J'essaie donc de promouvoir cela le plus possible. Et quand il n'y a pas d'orgue, j'utilise un piano ou un synthétiseur.

Ce que j'aime... ou pas

Ce qui me plaît dans mon travail, c'est la création. Nous, avec la musique, on se place un peu comme un dauphin à côté du film muet. On n'est jamais en avance et jamais en arrière. On apporte une dimension supplémentaire à l'image avec l'instrument, sa sonorité qu'on cherche et qu'on trouve. Malheureusement, en Belgique… la politique nous dessert. On n'a pas le statut d'artiste officiel. Dans la loi fédérale, il n'y a pas de statut d'artiste actuellement voté. Il n'existe pas, donc les gens se débrouillent. Certains sont sur la mutuelle, d'autres en accident de travail, certains sont à la Smart. Mais il n'y a pas de statut d'artiste. Et ça, ça me déplait profondément.

Ce qui ne me plaît pas, c'est le rapport à l'argent. Je travaille la majorité du temps à l'église. L'argent et l'Église, c'est quelque chose d'épouvantable. Il n'y a pas moyen d'avoir facilement son argent pour le travail qu'on fait, il faut mettre son filet dans le flux d'argent qui rentre… parce qu'il y a énormément d'argent qui rentre dans l'église.

Mon instrument

Un orgue. Des grandes orgues. Ça change de genre au pluriel. Il y a d'autres mots français qui changent de genre.

L'instrument est constitué de plusieurs claviers. On joue avec les pieds et les mains. Il y a plein de côtés humoristiques dans cette chose très sérieuse. On joue plein tube. On est bon pour le Bach. Ça rend un peu plus légère cette chose tonitruante.

La principale particularité des orgues, c'est qu'elles sont capables d'accompagner un enfant qui a une extinction de voix, et l'enfant parle plus fort que l'orgue. Mais quand il joue fort, il écrase l'orchestre symphonique. Il n'y a qu'une pièce connue où l'on entend cet effet de force totale, c'est dans la Symphonie n° 3 de Camille Saint-Saëns. Dans le dernier mouvement, l'orchestre commence puis l'orgue arrive et on n'entend plus rien. Mais la force, pour l'orgue, ce n'est pas utile. Ce qui est important, ce sont les couleurs sonores, et de montrer aux gens que l'instrument n'est pas un instrument d'église. C'est un instrument à part entière qui a été récupéré par le monde ecclésiastique.

Les compétences nécessaires

Les conservatoires et les écoles de musique dispensent un cours avec pour optique de faire de nous des concertistes de pointe. In fine, de la petite académie jusqu'au conservatoire, on voudrait qu'on soit tous des lauréats du Reine Elisabeth. Mais on ne nous apprend absolument pas le métier de musicien. Quelqu'un qui accompagne les chanteurs à La Monnaie n'a absolument pas appris ça au Conservatoire. Quelqu'un qui accompagne les films muets non plus. Quelqu'un qui est organiste dans une église, encore moins, parce qu'il ne suffit pas de savoir lire la musique, il faut aussi savoir la placer. Les musiques de Bach sont toutes trop longues pour la messe. Il faut inventer complètement sa profession pour y arriver. L'enseignement ne mène pas à une profession, au niveau du clavier en tous cas. Pour les autres comme le violon… c'est un peu la même chose. Il faut pouvoir s'adapter à ce qu'on a et avoir un esprit culturel. Quand on improvise pour un film, il faut être en communion avec l'image qui passe et se demander ce qui va se passer après. Je me rappelle du jour où je suis allé auditionner au musée du cinéma. Un prix Reine Elisabeth était venu se présenter. Il a joué Chopin, Chostakovitch, Rachmaninov, Debussy… et le directeur du musée a dit «Monsieur, je ne peux pas vous engager, vous jouez très très bien mais vous n'accompagnez pas les films. On vous écoute vous mais on n'entend pas les films». Il faut créer une musique qui a un triple niveau. Le film tout seul peut passer tout seul. La musique peut s'écouter seule. Mais les 2 ensembles donnent un 3e résultat. Quand on improvise mal, les gens sont figés sur l'écran…

Le problème avec les films muets, c'est que beaucoup sont excessivement longs. Donc il faut de l'endurance. Il y a un film de Marcel L'Herbier, L'argent, qui fait 4h25. Et il faut improviser sans arrêt. Il faut donc beaucoup de compétences. Et elles ne sont pas distribuées par une école.

Souvenirs, souvenirs…

J'ai un souvenir professionnel assez spécial. Je demande un subside pour une affiche pour un concert. Je vais voir quelqu'un qui est dans la finance et qui est excessivement riche. Et cette personne me dit que je fais quelque chose qui n'est pas exceptionnel. «Dites-moi ce que vous faites qu'un ministre, un bourgmestre ou un grand banquier ne pourrait pas faire. Parce qu'avec son argent, il pourrait toujours le faire. Vous ne connaissez pas le pouvoir de l'argent. Je vous en donne si vous me dites quelque chose que je ne peux pas faire. Alors je vous donnerai vos 1.000 €». J'ai cherché très peu de temps et j'ai trouvé grâce à des funérailles que j'avais vues à la basilique, les funérailles d'un ministre justement. Et je lui ai dit quand à la fin des funérailles, on joue l'hymne national ou la Brabançonne, les ministres sont debout, le roi est debout, les princes sont debout et moi, je suis assis». J'ai reçu les 1.000 €.

Et demain ?

L'évolution a déjà eu lieu pour les musiciens : nous sommes remplacés par le CD ou mieux, la clé USB qu'on introduit dans l'ordinateur, qui va vers une amplification ad hoc, en speakers de 1000, 2000 ou 3000 watts. On n'entend absolument pas la différence. Le CD a ceci d'avantageux qu'il n'est jamais malade, jamais en retard. Il ne demande ni congés payés ni 13e mois ni assurance groupe ni voiture de société. Et en plus, ce n'est pas lui qui tombe en panne. En général, c'est le lecteur qui se casse. Mais il ne sait pas improviser, la seule improvisation, c'est quand il y a un défaut dans le disque.

Je pense qu'il y aura de moins en moins de gens qui vont vouloir faire ce métier parce que c'est quand même un métier casse-gueule, c'est un peu le parcours du combattant. On ne peut pas imaginer ne faire que des concerts. La vie d'un musicien professionnel, c'est une vie de téléphérique. On est tout le temps sur le câble et de temps en temps on voit les pylônes. Et quand on voit le pylône on se dit «un concert, ça m'intéresse !».

Il existe à l'heure actuelle un programme d'ordinateur où vous pouvez… quand vous improvisez, ça compose immédiatement la partition. Mais vous devez donner à l'avance le nombre de mesure, la tonalité et le temps que vous allez improviser. Donc si vous avez mis 8 minutes 13 et que vous improvisez 8 minutes 14, c'est foutu. De plus, quand vous changez de tonalité, l'appareil déconne complètement et met des doubles dièses, des doubles bémols, et c'est illisible. Donc je pense que l'intervention humaine sera toujours nécessaire mais la vie sera de plus en plus dure.

L'objet

J'ai apporté deux tuyaux. Un qui sonne (il souffle dans un tuyau) et un qui sonne (il souffle dans l'autre). Quand on les joue ensemble, on fait un minuscule orgue (il souffle dans les deux).

Tuyaux de montre en étain

Dans les orgues actuelles, dans les grands instruments, c'est la fibre optique qu'on utilise pour transmettre à des endroits où les tuyaux sont très loin. Au départ, on utilisait des vergettes en bois, puis après, on a utilisé le pneumatisme, et puis l'électricité, puis l'électropneumatique. Maintenant, on utilise la fibre optique qui est beaucoup plus pratique, beaucoup plus efficace, beaucoup plus rapide et beaucoup plus sûre parce qu'avant, ça tombait en panne. Cet objet est un tuyau en étain ancien, un tuyau de montre. Montre parce qu'en fait ces tuyaux sont en façade de l'orgue et ils se montrent. Ici, en l'occurrence, c'est un registre en petit jeu donc il a une hauteur de plus ou moins 60 cm. On va dire que c'est un 2 pieds. Les tuyaux d'orgue sont bâtis non pas en cm mais en pieds. Plus le chiffre est petit, plus le son est aigu. Un tuyau de 2 pieds, deux fois trente-trois cm, fait ce son-là (son). Il y a des sons d'1 pied, encore plus

aigus, et il y a des 4 pieds, des 16 pieds, et très rarement – on en a un peu en Belgique mais beaucoup en France – des 32 pieds donc des tuyaux qui font 10 mètres de haut, en général des grandes basses. Les tuyaux en étain sont les tuyaux les plus anciens des tuyaux d'orgue. À partir de la fin 18e début 19e on a commencé à faire des tuyaux en bois qui étaient collés ou vissés. Et qui donnent un son beaucoup plus rond qui était exigé. Parce que ces tuyaux-ci, en étain, étaient assez parlant donc le clergé a voulu un tuyau en bois pour faire moins de bruit. Parce qu'en fait le clergé a besoin de l'orgue mais aime surtout quand il la boucle. Quand l'orgue fait un travail de ronron, de remplissage, ça ils aiment. C'est pour ça qu'ils ont demandé aux facteurs d'orgues de construire un tuyau qui soit plus rond, plus sourd. Ces tuyaux-ci, plus ils sont petits, plus ils sont aigus. Plus on les fait grands, plus ils sont graves. C'est un son fondamental du plein jeu c'est à dire un mélange de tuyaux de la même famille pour faire le son qu'on met dans la musique baroque. C'est ce tuyau-ci qui intervient le plus dans la musique baroque. Et on l'utilise aussi dans la musique romantique, symphonique et actuelle. C'est un tuyau qui est roulé, une feuille d'étain.

Dans un orgue, il y a des tuyaux. La moyenne, c'est vrai que c'est deux mille mais à Notre-Dame de Paris, ce sont 10.000 tuyaux. Puis les Américains - comme d'habitude ! - ont fait à Philadelphie, Atlantic City, 42.000 tuyaux donc là, on y va carrément.

Le problème avec ces tuyaux, c'est qu'ils n'ont pas d'intensité : vous pouvez souffler fort ou souffler faible, on a toujours le même son. Dans le saxophone, vous pouvez mettre une intensité. Dans un accordéon aussi. Ici, l'intensité vient de la quantité de tuyaux que vous amenez. Donc, dans un orgue, vous avez par clavier 56 tuyaux comme ceci. Dans un jeu, par exemple la montre. 56 tuyaux dans la flûte, 56 tuyaux dans la clarinette, 56 tuyaux dans le bourdon et ça, c'est un clavier. On multiplie le nombre de claviers plus les tuyaux de basse. Qui sont tous en général des 16 pieds. Ou des 32 pieds, et qui sont au pédalier. C'est comme ça que ça devient exponentiel.

TECHNICIEN POUR UNE TÉLÉVISION À PÉAGE

Nicolas
6 mai 2019

Je travaille depuis plus ou moins 25 ans pour une chaîne de télévision à péage pour laquelle j'ai fait 3 ou 4 métiers différents. L'objet que j'ai apporté représente mes origines, les prises de son. Je ne le fais plus depuis un petit moment mais j'étais un fou de prise de sons et de reproduction sonore. J'ai beaucoup joué là-dedans. J'ai eu une 2e vie qui concernait la diffusion de programmes : faire en sorte que les programmes arrivent au bon moment chez les bonnes personnes à la maison. C'est un boulot que j'ai fait pendant des années. J'entame ma 3e vie professionnelle, toujours dans le même secteur et dans la même société. Cette fois je suis à la réception du matériel destiné à la diffusion, qui doit être mis en conformité par rapport aux exigences techniques qui sont les nôtres.

Ces dernières années, je travaille dans l'urgence, le stress, l'immédiateté. Typiquement, mettre des programmes à l'antenne, c'est faire en sorte que les chaînes soient toujours alimentées. Dans le temps, la bonne vieille méthode, c'était une personne, une chaîne. Maintenant, on gère une soixantaine de chaînes en parallèle. On a des serveurs de diffusion qui crachent des fichiers informatiques dans tous les sens et on a des espèces de timelines qui défilent devant nous. Tant qu'elles sont alimentées, tout va bien. Mais s'il y a quelque chose qui manque, c'est panique à bord. Il faut évidemment que ce soit toujours alimenté. Il y a un tas de choses à prendre en considération. C'est très abstrait de prime abord. Je compare souvent ça à un chef de gare qui devrait orienter les trains sur les bonnes voies : quand il n'y a pas beaucoup de trafic, tout va bien. La vie est belle. Mais aux heures de pointe, ça peut devenir compliqué et il faut faire attention de ne pas envoyer les trains sur la même voie sinon on risque des accidents. C'est très imagé mais c'est un peu l'idée.

Les origines

J'avais une relation à la télé qui était très négative pour une bête raison, qui me poursuit toujours aujourd'hui d'ailleurs : mon père, qui travaillait beaucoup, et qui était fatigué quand il rentrait, c'était son canal d'évasion. Ça prenait beaucoup trop de place à mon goût dans le débat familial et particulièrement aux repas. Chez moi, il est hors de question qu'il y ait la moindre image qui circule dans la maison quand on est à table, je ne supporte pas ça. À cette époque-là, je détestais tout ce qui concernait les images animées. Littéralement et viscéralement. Par contre, j'adorais écouter de la musique, j'adorais le son. Mon idéal n'était pas d'être musicien mais j'adorais la musique, la reproduction musicale, j'étais un fou de haute-fidélité. Je voulais ouvrir un magasin de haute-fidélité. C'était mon rêve absolu. Avec des chaînes hifi qui coûtaient le prix d'une baraque. C'était très à la mode à cette époque-là. Puis, l'histoire, c'est que je fais des études qui vont dans ce sens mais à un moment donné, on met le pied à l'étrier pour l'une ou l'autre raison et 25 ans plus tard, on fait au quotidien les deux choses qu'on avait dit qu'on ne ferait jamais dans sa vie : faire de la télé et diffuser du foot. Je déteste les deux. Donc c'est très schizophrénique

comme relation à mon travail. J'ai l'impression de brasser du vent en permanence. Ça n'empêche pas que dans les défis qui sont les nôtres et dans les relations avec d'autres équipes, ça peut être passionnant. Le but n'est pas de cracher dans la soupe pour le plaisir. Je ne me plains pas : j'ai un boulot, à manger, j'ai éduqué mes enfants. Tout le monde n'a pas cette chance-là. Donc il ne faut pas me faire dire ce que je ne veux pas dire. Mais ce n'est probablement pas à travers mon travail que je m'épanouis.

En anglais, on parle de bullshit jobs. Ce sont tous ces jobs à la con qui ne servent à rien. Ce ne sont pas forcément des jobs alimentaires mais… tu prends un pion dans une structure et tu l'enlèves… est-ce que la structure s'effondre et est-ce que la société autour s'effondre ? Si tu fais l'analyse sous ce critère-là, il n'y a pas beaucoup de gens qui occupent des postes-clés. Et ceux qui les occupent : les profs, les infirmières, les pompiers… des trucs d'intérêt public et direct, ce ne sont pas les plus favorisés. Il vaut mieux être trader et jouer avec des milliards… Nous vivons dans une société qui a l'art de minimiser, voire de mépriser, les petits boulots et d'encenser ceux qui finalement brassent beaucoup plus de vent qu'autre chose.

Resituer son job par rapport au type de société que l'on désire, ça a du sens. Son job ou son pas job d'ailleurs. Je connais des gens qui ont décidé d'être totalement hors système. Ils sont autonomes et considèrent que le travail n'est nécessaire que quelques mois par an pour les choses auxquelles ils ne peuvent pas subvenir autrement. Ils vivent en autonomie complète, en vivant de façon modeste évidemment.

Un travail utile ?

Je considère mon métier comme étant un métier qui brasse beaucoup de vent, qui n'est pas très profond en termes d'impact sur les messages qu'on peut faire passer. J'y mets des bémols parce que j'ai participé à des projets qui étaient extrêmement enrichissants d'un point de vue personnel et du point de vue des messages qu'on faisait passer. J'ai fait – à une époque – des documentaires sur des grands chanteurs lyriques en résidence à la chapelle musicale Reine Élisabeth avec Gérard Corbiau qui est le réalisateur de Le maître de musique. Ce sont des gens exceptionnels dans des milieux exceptionnels, dans des endroits exceptionnels… Et quand on termine ce genre de travail, on a l'impression d'avoir fait quelque chose d'utile. Tandis que dans mon quotidien actuel, je cours beaucoup après le vent. Un prof qui rentre chez lui le soir sait ce qu'il a fait à la fin de sa journée. Malgré les difficultés qui peuvent être les siennes, sa contribution à l'évolution de la société est là. Si on enlève ce pion, il y a un réel manque. Moi, ce que je fais, ce n'est pas important.

Si j'ai choisi de parler ici de mon métier de technicien, c'est parce que c'est celui que j'exerce au quotidien, et qu'il me permet de nourrir mes enfants. L'avantage de ce genre de métiers – tant que ça dure – c'est que ça nourrit son homme.

Je suis convaincu que l'allocation universelle serait une chose merveilleuse pour que les gens puissent s'exprimer comme ils ont envie de s'exprimer. Le monde du travail tel qu'il est aujourd'hui est tellement compliqué, la répartition des richesses est tellement inégale… et ça ne va faire que s'amplifier probablement avec l'automatisation, l'intelligence artificielle etc. Si on ne fait pas en sorte que les gens puissent vivre d'un revenu de base et puissent, le cas échéant, s'exprimer par la suite par des compétences qui leur sont propres et qui leur permettent d'amener de la valeur ajoutée quelque part ou d'exercer un art, et d'en devenir expert. Ce sont des voies du travail dans le futur. Si on passe à côté de ça, je ne sais pas comment on va faire pour pouvoir garder un équilibre dans la société.

Et demain ?

Quand j'ai commencé, il y a 25 ans, on était au tout début de l'ère numérique. C'était révolutionnaire, donc on a eu des années intéressantes. Tout était à inventer. Et au fur et à mesure des années, on a vu arriver des concurrents et c'est devenu extrêmement compliqué d'un point de vue concurrentiel et donc économique. Pour l'instant, on est en pleine restructuration parce que l'équation ne fonctionne plus comme elle fonctionnait à une certaine époque. Les critères de rentabilité sont devenus très compliqués. C'est une équation entre les achats de droits, les coûts d'exploitation et les grandes questions générées par les gens qui ont la gentillesse de s'abonner ou de ne pas s'abonner. Là où aujourd'hui on a des concurrents mondiaux qui ont des millions d'abonnés, nous nous restons un acteur local qui fait ce qu'il peut avec ses petits bras.

Les chaînes ne sont pas forcément belges mais elles le sont en partie. Ce sont plutôt des offres commerciales articulées sur base de produits qui sont achetés à l'étranger, distribués chez nous, alimentés par des programmations qui nous sont propres, basées sur le cinéma, sur les séries et sur le sport. Et derrière tout ça se greffe maintenant ce qu'on appelle l'OTT – l'Over The Top – étant la dématérialisation complète de tous les contenus. C'est à dire que les générations qui vont nous suivre, et c'est déjà le cas de nos enfants, ne consomment plus du tout les programmes télévisuels de façon linéaire comme nous l'avons fait, en attendant gentiment que ça arrive, Ils consomment en allant chercher les choses là où elles sont. Tout ce volet-là existe aussi chez nous. Et il faut s'adapter en permanence, aller de plus en plus vite dans les mises à disposition des programmes et des différentes choses prévues pour l'abonné.

On est très clairement menacé aujourd'hui par des acteurs comme Netflix, Amazon prime, Disney qui va aussi ouvrir son service Over the top. On est passé d'une concurrence nationale, à une concurrence européenne qui est devenue une concurrence mondiale. Et là, on joue dans la cour des GAFA qui sont des monstres par rapport à la taille que nous pouvons avoir. Pour le dire de façon peut-être un peu plus brutale, à l'échelle où je le fais, dans la structure dans laquelle je le fais, ce sont des métiers menacés. Parce que le modèle économique devient compliqué et la technologie joue son rôle en permanence et a complètement changé. Le métier que je fais a été complètement révolutionné par l'arrivée du digital. Nous sommes rentrés dedans tout au début en pensant qu'on avait trouvé la recette miracle qui pouvait durer longtemps mais en réalité, on est en train de se faire rattraper par les technologies.

Disney a décidé il y a quelques mois que plus aucune télévision au monde ne disposerait de son catalogue. Ils en ont profité pour racheter des gros studios. Ça veut dire qu'on pourra toujours regarder des films Disney mais il faudra s'abonner directement chez eux. Ils se sont demandé pourquoi, alors qu'ils sont producteurs, ils s'embêtaient à aller diluer leurs revenus chez des distributeurs alors qu'ils pouvaient faire ça eux-mêmes à l'échelle mondiale. Donc ils sont en train de tout enlever chez tout le monde, et ils appauvrissent des structures comme la nôtre par extension. Et je ne parle pas des droits sportifs, qui sont des montants exorbitants. Quand on parle d'un transfert de joueur à 200 millions, il faut bien que quelqu'un paie. Celui qui paie, in fine, c'est celui qui consomme le spectacle. Parce que c'est un spectacle, je ne sais pas si on peut encore parler de sport. Peu importe, mais l'équation fait que tout ça coûte de plus en plus cher. Entre ceux qui demandent beaucoup d'argent et ceux qui consomment et voudraient pouvoir le faire à moindre coût, on a beaucoup de mal à trouver la recette qui fonctionne.

L'objet

Micro

Si vous aussi, vous voulez venir décrire votre travail, n'hésitez pas à vous inscrire auprès d'Anne Brunelle :

02 413 11 85

ou

abrunelle@lafonderie.be

Propos recueillis par Anne Brunelle et Pascal Majérus
dans le cadre des rencontres *Dis-moi ce que tu fais...*

Rédaction des notices : Anne Brunelle
Photos : Anne Brunelle (excepté l'objet de Jacqueline Rorsvort)
Lay-out : Christiane Robin

Collection Éducation permanente des éditions de La Fonderie – 2019
Cette publication n'est pas destinée à la vente - Tous droits de reproduction réservés.

Avec le soutien de :

FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE

la fonderie